

L'Ombre sur Innsmouth

Par H.P. Lovecraft

Traduit de l'américain par J-L Fischer

Chapitre I

Au cours de l'hiver 1927-1928, des fonctionnaires du gouvernement fédéral ont mené une enquête mystérieuse et secrète relative à certains faits survenus dans l'ancien port de pêche d'Innsmouth, Massachusetts. Le public ne l'apprit qu'en février, à l'occasion d'une série de rafles et d'arrestations, suivie de l'incendie volontaire et du dynamitage – avec les précautions qui s'imposaient – d'un nombre considérable de maisons délabrées et vermoulues, que l'on supposait vides, le long du front de mer abandonné. Les esprits peu curieux prirent cet événement pour un nouvel épisode violent de la guerre menée contre les bootleggers.

Mais, les lecteurs plus attentifs s'étonnèrent du nombre prodigieux d'arrestations, des effectifs de police exceptionnels qui furent déployés, et du secret qui entourait le sort des prisonniers. Il ne fut question ni de procès, ni même d'accusations précises et l'on ne retrouva par la suite aucune des personnes arrêtées dans les prisons officielles du pays. Il y eut de vagues déclarations à propos de camps de quarantaine et d'internement, et plus tard de transferts dans diverses prisons militaires, mais aucune information claire et précise. Innsmouth elle-même s'en trouva presque entièrement dépeuplée, et c'est seulement maintenant qu'elle commence à montrer les signes d'une lente renaissance.

Les protestations de nombreuses organisations humanitaires donnèrent lieu à de longues réunions tenues secrètes, et l'on emmena leurs représentants visiter certains camps et lieux de détention. À la suite de quoi, ces organisations devinrent singulièrement passives et silencieuses. Les journalistes furent plus difficiles à manipuler, mais dans l'ensemble, ils finirent par coopérer avec le gouvernement. Un seul journal – un tabloïde, toujours suspect de rechercher le sensationnel –

mentionna un sous-marin qui aurait lancé des torpilles dans l'abîme situé au-delà du Récif du Diable. Cette information, recueillie dans un bouge à matelots, parut vraiment tirée par les cheveux d'autant que ce récif se trouve à un plus d'un mile et demi du port d'Innsmouth.

Les gens de la campagne et des villes environnantes en parlèrent beaucoup, mais à voix basse, et jamais aux étrangers. Depuis bientôt un siècle ils discutaient d'Innsmouth, mourante, à moitié déserte, mais rien de nouveau ne pourrait être plus délirant ni plus hideux que ce qui avait été chuchoté et évoqué dans les années passées. Bien des évènements leur avaient appris à se taire, et rien n'aurait pu les obliger à parler. De toute façon, ils ne savaient pas grand-chose car de vastes marécages désolés et déserts, séparent Innsmouth de l'intérieur des terres.

Mais aujourd'hui, je vais rompre le silence qui entoure cette affaire. Mes informations sont très sérieuses, et je suis certain que le grand public ne souffrira aucun préjudice autre qu'une répugnance violente en entendant ce que les enquêteurs horrifiés ont réellement découvert à Innsmouth. Du reste, il peut y avoir à ces découvertes plus d'une explication. J'ignore dans quelle mesure l'histoire m'a été entièrement dévoilée, et j'ai bien des raisons pour ne pas avoir envie de creuser davantage. Car je m'y suis trouvé mêlé bien plus étroitement qu'aucun autre, et j'en porte des séquelles qui pourraient encore me conduire à des décisions extrêmes.

C'est moi qui, hystérique, me suis enfui d'Innsmouth à l'aube du 16 juillet 1927, et dont les demandes angoissées d'enquête et de mesures gouvernementales ont révélé les incidents que je rapporte. J'ai préféré garder le silence tant que l'affaire était incertaine et récente ; mais aujourd'hui, c'est déjà une vieille histoire qui ne suscite plus la curiosité ni l'intérêt du public, et j'éprouve l'étrange désir de révéler les effroyables heures que j'ai passées dans ce lieu malfamé et pernicieux, havre de mort et d'anomalies impies. Le simple fait de raconter cette histoire va m'aider à reprendre confiance en mes propres facultés, à me convaincre que je n'ai pas été le premier à succomber à une hallucination contagieuse et cauchemardesque. Cela m'aidera aussi à me décider enfin à faire le pas terrible qui m'attend.

Je n'avais jamais entendu parler d'Innsmouth avant de m'y rendre pour la première et – jusqu'à présent – dernière fois. Je fêtais mon passage à l'âge adulte en parcourant la Nouvelle-Angleterre – comme touriste, amateur d'antiquités et de généalogie – et j'avais projeté d'aller directement de l'ancienne Newburyport jusqu'à Arkham, dont la famille de ma mère est originaire. Je n'avais pas de voiture, et je voyageais en train, en tramway et en bus, en choisissant toujours le trajet le plus économique. À Newburyport, on me dit que pour Arkham il fallait prendre le train à vapeur et ce fut seulement au guichet de la gare, comme je m'étonnais du prix du billet, que j'appris l'existence d'Innsmouth. L'employé, un gros homme au visage rusé, dont l'accent montrait qu'il n'était pas du pays, sembla compréhensif vis-à-vis

de mes problèmes d'argent et me suggéra une solution que personne d'autre ne m'avait encore proposée.

« Vous pourriez prendre le vieil autobus, je suppose, dit-il avec une certaine hésitation, mais on ne l'aime pas beaucoup par ici. Il passe par Innsmouth – vous avez dû en entendre parler – c'est ça qui ne plaît pas aux gens. C'est un type de la bas qui le conduit – Joe Sargent – mais ce n'est pas chez nous qu'il doit trouver des clients, ni ici ni à Arkham d'ailleurs. Je me demande même comment il fait pour gagner sa vie. Les places ne doivent pas être chères, mais j'y vois jamais plus de deux ou trois personnes – et toujours des gens d'Innsmouth. Le bus part de la place en face de la pharmacie Hammond à dix heures du matin et à sept heures du soir, à moins qu'ils aient changé dernièrement. Ça m'a l'air d'une vieille chignole – j'y suis jamais monté. »

Ce fut donc là, la première fois que j'entendis parler de la sombre Innsmouth. Une ville non répertoriée sur les cartes habituelles et absente des guides récents m'aurait déjà intéressé, mais la manière surprenante dont l'employé y avait fait allusion éveilla en moi une réelle curiosité. Une ville capable d'inspirer à ses voisins une telle aversion devait au moins, me dis-je, sortir de l'ordinaire et être digne de l'attention d'un touriste. Puisqu'elle était sur la route d'Arkham, je m'y arrêterai et je priai donc l'employé de m'en dire un peu plus. Il fut très circonspect, et aborda le sujet d'un air un peu condescendant.

« Innsmouth ? Ben, c'est un drôle de patelin à l'embouchure du Manuxet. Ça a presque été une ville – en tout cas un fameux port avant la guerre de 1812 – mais tout s'est détraqué dans les cent dernières années, enfin à peu près. Il n'y a plus de chemin de fer – le Boston & Maine n'y est jamais passé, et la petite ligne qui venait de Rowley a été abandonnée il y a des années de ça.

« Je dirais qu'il y a plus de maisons vides que de gens, et y a plus aucun commerce sauf la pêche et les parcs à homards. Toutes les affaires se font surtout ici ou à Arkham et Ipswich. Autrefois, ils avaient pas mal d'usines, mais il ne reste rien aujourd'hui qu'une fonderie d'or qui vivote tant bien que mal.

« N'empêche que, dans le temps, c'était une grosse affaire, et le vieux Marsh, son propriétaire, doit être plus riche que Crésus. Drôle de type, d'ailleurs, toujours enfermé chez lui. Sur le tard, il aurait attrapé une maladie de peau ou une difformité qui l'empêcherait de se montrer. C'est le petit-fils du capitaine Obed Marsh, celui qui avait fondé l'affaire. Sa mère devait être une espèce d'étrangère – on a dit une insulaire des mers du Sud. Y a cinquante ans quand il a épousé une fille d'Ipswich, ça a fait du vilain. Faut dire qu'on est toujours comme ça avec les gens d'Innsmouth, et ceux qui ont du sang d'la-bas, essaient toujours de le cacher. Mais les enfants et les petits-enfants de Marsh, pour ce que j'en ai vu jeune homme, m'ont l'air comme

tout le monde. J'me les suis fait montrer un jour – bien que, maintenant que j'y pense, on n'a pas vu les aînés depuis tout un temps. Le vieux lui, je ne l'ai jamais vu.

« Et pourquoi, vous allez me demander, tout le monde en a après Innsmouth comme ça ? Ma foi, jeune homme, faut pas attacher trop d'importance à ce que disent les gens par ici. Ils sont difficiles à mettre en route, mais quand ils y sont en route, ils ne s'arrêtent plus. Ils en ont raconté – enfin plutôt chuchoté - des histoires sur Innsmouth, depuis plus de cent ans je pense bien, et ce que j'en conclus c'est qu'ils en ont surtout peur. Certaines de ces histoires vous feraient bien rire – comme celle du vieux capitaine Marsh qui avait pactisé avec le diable et avait fait venir des lutins de l'enfer pour les installer à Innsmouth, ou comme celle des adorateurs du diable et de leurs sacrifices, des trucs épouvantables dans un endroit près des quais qu'on aurait découvert par hasard vers 1845 – mais moi je viens de Panton, dans le Vermont, alors tout ça ne prend pas avec moi.

« Quand même, faudrait que vous sachiez ce que les vieux racontent à propos du récif noir, un gros rocher pas très loin au large – le Récif du Diable, qu'ils l'appellent. Il est bien au-dessus de l'eau général, et jamais vraiment dessous, mais, en même temps, on ne peut pas dire que c'est une île. On raconte qu'on y voit quelquefois une légion de diables vautrés, ou qui font qu'entrer et sortir de cavernes près du sommet. C'est une chose biscornue et déchiquetée, à un bon mille du rivage, et à l'époque où on naviguait encore, les marins faisaient un grand détour rien que pour l'éviter.

« Je veux dire, les marins qui n'étaient pas d'Innsmouth. Une des choses qu'on reprochait au vieux capitaine Marsh, c'est qu'il y débarquait la nuit, quand la marée le permettait. Il l'a peut-être fait, ce rocher était sûrement intéressant, mais il est possible aussi qu'il ait cherché un butin de pirates, et même qu'il l'ait trouvé ; mais ce qu'on disait surtout, c'est qu'il y faisait des affaires avec le diable et ses démons. Le fait est que c'est vraiment le capitaine qui a donné au récif sa mauvaise réputation. »

« C'était avant la grande épidémie de 46, c'est elle a emporté plus de la moitié des gens d'Innsmouth. On n'a jamais su exactement ce que c'était, probablement une maladie étrangère rapportée par bateau de Chine ou d'ailleurs. En tout cas ça a fait du vilain : il y a eu des émeutes et toutes sortes d'horreurs qui ne se sont pas propagées à l'extérieur mais la ville ne s'en est jamais remise. Il ne doit pas y vivre aujourd'hui plus de trois ou quatre cents habitants.

« Maintenant si vous voulez mon avis, la vraie raison de l'attitude des gens d'ici, c'est simplement un préjugé racial – et je ne peux pas dire que je les en blâme. Moi-même j'ai horreur des gens d'Innsmouth et je ne voudrais pour rien au monde aller chez eux. Je suppose que vous savez, bien que vous venez de l'ouest, j'entends ça à votre accent, vous savez que beaucoup de nos bateaux de Nouvelle-Angleterre ont

été dans de drôles de ports en Afrique, en Asie, dans les mers du Sud et un peu partout, et quels drôles d'individus ils ramenaient avec eux. Vous avez sûrement entendu parler de ce gars de Salem qui est revenu avec une chinoise, et vous savez qu'il y a encore un tas d'indigènes des îles Fidji dans les parages de Cape Cod.

« Eh bien, il doit y avoir une histoire comme ça avec les gens d'Innsmouth. La ville a toujours été méchamment coupée du reste du pays par les rivières et les marécages, si bien qu'on sait pas ce qu'il s'y passe ; mais il est probable que le vieux capitaine Marsh a dû ramener des spécimens bizarres quand il avait trois bateaux en service dans les années 20 et 30. Il y a sûrement encore aujourd'hui une trace d'hérité un peu spéciale chez ces gens là – je sais pas comment l'expliquer, mais ça met mal à l'aise. Vous le remarquerez avec Sargent, si vous prenez son bus. Y en a qu'ont la tête drôlement étroite, le nez plat, des yeux saillants et fixes qu'ont l'air de jamais se fermer, et leur peau n'est pas normale. Elle est rêche et couverte de croûtes, toute ridée et plissée sur les côtés du cou. Ils deviennent chauves très jeunes aussi. Et les vieux, ils ont l'air pires – je vous avoue que je ne crois pas en avoir jamais vu des vraiment vieux. Ils doivent mourir en se voyant dans une glace ! Même les animaux les détestent – d'ailleurs ils avaient beaucoup problèmes avec les chevaux avant l'arrivée des automobiles.

« Personne par ici, ni à Arkham ou Ipswich, ne veut avoir à faire à eux, et, eux-mêmes se montrent distants quand ils viennent en ville ou quand quelqu'un essaie de pêcher dans leurs eaux. Bizarre quand même qu'il y ait toujours des tas de poissons au large d'Innsmouth alors qu'il n'y en a nulle part ailleurs – mais essayez un peu d'aller en pêcher et vous verrez comment vous serez accueilli! Tous ces gens, ils venaient ici par le train – en allant à pied à Rowley quand la voie de raccordement a été abandonnée – mais à présent, ils prennent cet autobus.

« Oui, jeune homme, il y a un hôtel à Innsmouth – la Maison Gilman – je crois qu'il est pas bien fameux et je ne vous conseille pas de l'essayer. Vaut mieux rester ici et prendre le bus de dix heures demain matin ; ensuite vous avez une correspondance pour Arkham à huit heures du soir. Il y a deux ans, un inspecteur du travail a passé une nuit au Gilman, et il a fait des tas de remarques désagréables à son sujet. Il disait qu'ils ont de drôles de clients. Il a entendu des voix dans d'autres chambres – bien que la plupart étaient vides – des voix qui lui ont donné la chair de poule. Elles parlaient dans une langue étrangère, à son avis, mais il y en avait une pire que les autres qu'il entendait de temps en temps. Elle avait l'air si surnaturelle – comme un clapoti – qu'il n'a pas osé se déshabiller, ni se coucher. Il a veillé jusqu'au petit matin et a filé à la première heure. Ca avait papoté presque toute la nuit.

« Ce gars-là – il s'appelait Casey – en avait pas mal à raconter sur la façon dont les gens d'Innsmouth le surveillaient et il avait l'air comme qui dirait sur ses gardes. Il trouvait que l'affinerie de Marsh était bizarre: elle est installée au bord des dernières

chutes du Manuxet. Et ce qu'il disait concordait avec ce que j'avais déjà entendu raconter. Des livres mal tenus, pas de comptes précis etc.... Voyez-vous, on s'est toujours demandé où les Marsh obtenaient l'or qu'ils raffinaient. Ils ont jamais eu l'air d'en acheter beaucoup, et pourtant, voilà bien des années, ils expédiaient des quantités incroyables de lingots.

« Et y avait les bijoux.... On a beaucoup parlé de ces curieux bijoux, sûrement étrangers, que les marins et les ouvriers de l'usine revendaient en douce, ou qu'on aurait vus une ou deux fois portés par les femmes Marsh. Les gens supposaient que le vieux capitaine Obed avait dû les troquer dans un de ces ports de sauvages, surtout qu'il achetait souvent des tas de perles de verre et des babioles comme en avaient toujours les marins pour commercer avec les indigènes. Y en a d'autres qui pensaient, et qui pensent encore, qu'il avait trouvé une vieille cache de pirate sur le Récif du Diable. Mais il y a quelque chose qui cloche. Le vieux capitaine est mort depuis soixante ans, et depuis la guerre civile aucun bateau d'un tonnage respectable n'est sorti du port ; or les Marsh continuent comme autrefois à acheter de cette pacotille pour indigènes – surtout des babioles en verre et en caoutchouc, à ce qu'il paraît. Peut-être bien que les gens d'Innsmouth se trouvent à leur goût en les mettant – Dieu sait, ils sont peut-être devenus comme les cannibales des mers du Sud et les sauvages de Guinée.

« L'épidémie de 46 a dû emporter les habitants sains. En tout cas, c'est des gens douteux maintenant, même les Marsh et les autres rupins ne valent guère mieux. Comme je vous l'ai dit, il n'y a sûrement pas plus de quatre cents habitants dans tout le patelin, malgré la quantité de rues qu'ils se vantent d'avoir. Ils m'ont l'air d'être ce qu'on appelle dans le sud « la racaille blanche » : sournois, sans loi, avec plein de secrets. Ils pêchent beaucoup de poissons et de homards qu'ils exportent par camion. Incroyable comme ça grouille de poisson là-bas... et nulle part ailleurs.

« Pas moyen de les contrôler ces gens-là, et les fonctionnaires de l'école publique ou du recensement en voient de vertes et de pas mûres avec eux. Je vous garantis que les étrangers trop curieux ne sont pas les bienvenus du côté d'Innsmouth. J'ai entendu dire, personnellement, que plus d'un homme d'affaires ou d'un représentant du gouvernement avaient disparu là-bas, et y a des rumeurs aussi sur quelqu'un qui serait devenu fou et se trouverait à présent à l'asile de Danvers. Ils ont dû lui flanquer une sacrée frousse à ce gars-là.

« C'est pour ça que j'irais pas la nuit, si j'étais vous. Je n'y suis jamais allé et je n'en ai pas envie, mais je pense que la journée vous ne risquez rien – même si les gens d'ici vous le déconseillent. Si vous êtes seulement touriste et amateur d'antiquités, Innsmouth devrait être un endroit pas mal. »

Je passai donc une partie de la soirée à la bibliothèque municipale de Newburyport à la recherche d'informations sur Innsmouth. Quand j'avais essayé d'interroger les

habitants dans les boutiques, au restaurant, dans les garages et chez les pompiers, je les avais trouvés finalement plus difficiles à mettre en route que ne l'avait prédit l'employé de la gare et je compris que je n'aurais pas le temps de vaincre leurs premières réticences instinctives. Ils avaient une sorte de méfiance obscure, comme s'il était déplacé de s'intéresser à Innsmouth. Au YMCA, où je logeais, l'employé me déconseilla sans plus de me rendre dans un endroit aussi lugubre et décadent et les gens à la bibliothèque exprimèrent la même opinion. Manifestement, aux yeux des personnes cultivées, Innsmouth n'était qu'un exemple outrancier de dégénérescence.

L'histoire du comté d'Essex que je trouvai à la bibliothèque avait peu de choses à raconter sur Innsmouth. La ville avait été fondée en 1643. Elle était réputée pour ses chantiers navals avant la révolution et au début du XIXe siècle, elle devint un centre maritime important, avant d'être dotée plus tard d'une industrie mineure utilisant le Manuxet comme force motrice. L'épidémie et les émeutes de 1846 étaient à peine évoquées, comme si elles avaient été une honte pour le comté.

On parlait peu du déclin, bien que le dernier texte fût très instructif à ce sujet. Après la guerre civile, toute la vie industrielle se résumait à la compagnie d'affinage Marsh, et la vente des lingots d'or demeurait la dernière activité commerciale en dehors de la pêche. Cette dernière payait de moins en moins à cause de la baisse des cours et de la concurrence de grandes pêcheries, pourtant, il n'y avait jamais eu de pénurie de poisson au large d'Innsmouth. Les étrangers s'y installaient rarement, et des incidents passés sous silence prouvaient que plusieurs Polonais et Portugais, qui s'y étaient risqués, avaient été chassés d'une façon très brutale.

Le plus intéressant fut une allusion aux bijoux étranges qu'on associait souvent à Innsmouth. Ils avaient dû faire impression dans tout le pays car on en mentionnait des exemplaires conservés au musée de l'université du Miskatonic, à Arkham, et dans le hall d'exposition de la Société Historique de Newburyport. Les descriptions incomplètes de ces objets, étaient plates et banales, mais me suggérèrent une étrangeté cachée. Quelque chose en eux me sembla si insolite et provocant que je ne parvins pas à m'en détacher l'esprit et, malgré l'heure avancée, je résolus d'aller voir, si c'était encore possible, l'exemplaire local – décrit comme un bijou de grande taille aux proportions singulières, de toute évidence une tiare.

Le bibliothécaire me remit un mot d'introduction pour la conservatrice de la Société Historique, une certaine Miss Anna Tilton, qui habitait tout près, et, après une brève explication, cette charmante dame eut la bonté de m'accompagner dans le bâtiment déjà fermé, jugeant sans doute que l'heure n'était pas encore indue. La collection était vraiment remarquable, mais à cet instant je n'avais d'yeux que pour l'objet bizarre qui brillait dans une vitrine d'angle sous la lumière électrique.

Il n'était pas nécessaire d'être particulièrement sensible à la beauté pour rester comme moi le souffle littéralement coupé devant la splendeur étrange, surnaturelle,

de ce fantasme opulent qui reposait sur un coussin de velours mauve. Aujourd'hui encore, je suis presque incapable de décrire ce que j'ai vu, bien qu'il s'agisse indiscutablement d'une sorte de tiare, comme le mentionnait la description que j'avais lue. Elle était haute à l'avant, d'un contour très grand mais curieusement irrégulier, comme si elle avait été conçue pour une tête monstrueusement elliptique. L'or semblait prédominant, quoiqu'un mystérieux éclat plus lumineux suggérait quelque étrange alliage avec un autre métal rare, difficilement identifiable. Elle était en parfait état, et on aurait passé des heures à étudier ses dessins saisissants et d'une originalité déroutante – les uns simplement géométriques, d'autres aux motifs nettement marins –, ciselés ou modelés en relief sur sa surface avec un art d'une habileté et d'une grâce incroyables.

Plus je la regardais, plus elle me fascinait ; et dans cette fascination il y avait un élément curieusement dérangeant, mais impossible à définir et à expliquer. J'attribuai d'abord mon trouble au caractère surnaturel de cet art étrange. Toutes les œuvres que j'avais vues jusqu'alors appartenaient à un courant connu, ethnique ou national, à moins qu'elles ne soient un défi moderniste délibéré à tous ces courants. Cette tiare n'était ni de l'un, ni de l'autre. Elle relevait évidemment d'une technique accomplie, d'une maturité et d'une perfection infinies, pourtant cette technique était radicalement différente de toutes celles – orientales ou occidentales, anciennes ou modernes – que je connaissais ou que j'avais vues. On eût dit que l'œuvre était d'un autre monde.

Cependant je compris bientôt que mon trouble avait une deuxième explication, peut-être aussi puissante que la première, qui résidait dans les suggestions picturales et mathématiques de ces curieux dessins. Les formes évoquaient toutes sortes de lointains secrets, d'abîmes inimaginables dans l'espace et le temps, et la nature aquatique et monotone des reliefs étaient franchement sinistre. Ils représentaient entre autres des monstres fabuleux et grotesques, d'une malfaisance détestables – apparemment mi-poissons, mi-batraciens – qu'on ne pouvait dissocier d'une réminiscence pénible et obsédante, comme s'ils évoquaient les images de cellules et de tissus qui possèderaient une mémoire primordiale effroyablement archaïque. Par moment, j'imaginai que chaque contour de ces poissons-grenouilles impies débordait de l'ultime quintessence d'un mal inconnu et non-humain.

En totale opposition avec l'aspect de cette tiare, l'histoire brève et ennuyeuse débitée par Miss Tilton faisait pâle figure. Elle avait été mise en gage pour une somme ridicule chez un prêteur de State Street en 1873, par un ivrogne d'Innsmouth, tué peu après dans une rixe. La Société l'avait rachetée au prêteur et lui avait aussitôt offert une vitrine digne de sa qualité. On y avait indiqué qu'elle provenait probablement des Indes orientales ou d'Indochine, mais cette attribution était provisoire.

Miss Tilton, qui avait étudié toutes les hypothèses concernant son origine et sa présence en Nouvelle-Angleterre, inclinait à croire qu'elle avait fait partie du trésor exotique d'un pirate découvert par le vieux capitaine Obed Marsh. Opinion renforcée pas les offres insistantes de rachat à un prix élevé que les Marsh commencèrent à faire dès qu'ils surent qu'elle était exposée au musée, et qu'ils ont poursuivies inlassablement jusqu'à ce jour malgré l'invariable refus de la Société.

En me raccompagnant à la porte, cette dame sympathique me fit comprendre que la théorie du pirate qui aurait fait la fortune des Marsh était très répandue parmi l'intelligentsia de la région. Son sentiment personnel à l'égard de la ténébreuse Innsmouth – qu'elle n'avait jamais vue – était un dégoût profond vis-à-vis d'une communauté qui avait dévalé au bas de l'échelle culturelle, et elle m'assura que les rumeurs d'adoration satanique étaient en partie provoquées par l'existence d'une curieuse société secrète qui s'y était développée au point d'absorber toutes les religions classiques.

On l'appelait, disait-elle, l'« Ordre Esotérique de Dagon », et il s'agissait sans aucun doute d'une croyance dégénérée, à moitié païenne, importée d'Orient un siècle plus tôt, à l'époque où les pêcheries d'Innsmouth commençaient à dépérir. Son implantation durable chez des gens simples était naturelle si l'on prend en compte la coïncidence d'un retour soudain et permanent de bancs de poissons abondants, et elle prit rapidement une influence prépondérante sur la ville, détrônant complètement la franc-maçonnerie en allant jusqu'à s'installer dans son quartier général, l'ancien Masonic Hall, dans parc de New Church.

Tout cela constituait, pour la pieuse Miss Tilton, une excellente raison d'éviter cette vieille ville de ruines et de désolation, mais pour moi, ce fut une motivation supplémentaire. À mes attentes architecturales et historiques s'ajoutait maintenant un enthousiasme anthropologique brûlant, et je pus à peine fermer l'œil dans ma petite chambre au Y pendant que la nuit s'écoulait.

Chapitre II

Le lendemain matin, un peu avant dix heures, je me tenais, une petite valise à la main, devant la pharmacie Hammond sur la place du vieux marché, en attendant le bus d'Innsmouth. À mesure que son heure approchait, j'observai un reflux général des passants qui remontaient la rue ou traversaient la place jusqu'au restaurant Ideal Lunch. L'employé de la gare n'avait pas exagéré l'aversion de la population locale pour Innsmouth et ses habitants. Peu après, un petit car gris-sale, en mauvais état, descendit State Street dans un bruit de ferraille, et tourna pour se ranger au bord du trottoir près de moi. Je sentis immédiatement que c'était lui, ce que confirma l'inscription à moitié lisible sur le pare-brise – Arkham-Innsmouth-Newburyport .

Il n'y avait que trois passagers, basanés, négligés, l'air morose et assez jeunes qui descendirent gauchement quand le véhicule s'arrêta et remontèrent State Street en silence, presque furtivement. Le chauffeur descendit à son tour et je le vis entrer dans la pharmacie pour y faire quelques achats. Voilà donc, me dis-je, ce Joe Sargent dont parlait l'employé de la gare et, avant même d'avoir remarqué aucun détail, une aversion spontanée que je ne pus ni expliquer ni contrôler m'envahit. Il m'apparut immédiatement tout naturel que les habitants de cette ville n'aient pas envie de prendre un bus conduit par cet homme, ou de fréquenter son village et ses pareils, davantage qu'il n'était nécessaire.

Lorsque le chauffeur sortit du magasin, je le regardai plus attentivement pour tâcher de saisir la raison de ma mauvaise impression. C'était un homme maigre de près de six pieds, aux épaules voûtées, habillé de vêtements civils bleus un peu râpés, et portant une casquette de golf grise aux bords effilochés. Il pouvait avoir trente-cinq ans, mais les rides bizarres qui creusaient profondément les côtés de son cou le faisaient paraître plus vieux quand on n'observait pas son visage morne et sans expression. Il avait une tête étroite, des yeux bleus globuleux qui semblaient ne jamais cligner, le nez plat, le front et le menton fuyants, et des oreilles singulièrement sous-développées. Sa lèvre supérieure était longue et épaisse, et ses joues grisâtres aux pores dilatés paraissaient presque imberbes, à part des poils jaunes clairsemés qui frisaient en maigres touffes inégales ; par endroits, la peau était irrégulière, comme pelée par une affection cutanée. Ses grandes mains aux veines apparentes étaient d'une teinte gris-bleu tout à fait extraordinaire. Les doigts, remarquablement courts en proportion, avaient tendance à se replier dans l'énorme paume. Quand il revint vers le bus, je remarquai sa démarche traînante et ses pieds démesurés. Et plus je les regardais, plus je me demandais comment il pouvait trouver des chaussures à sa taille.

Il y avait quelque chose d'huileux dans son aspect qui augmenta mon dégoût. Il travaillait sûrement aux pêcheries ou traînait autour car il était imprégné de leur odeur caractéristique. Impossible de deviner de quel sang étranger il était. Ses caractéristiques n'étaient certainement pas asiatiques, polynésiennes, levantines ni encore négroïdes, cependant je voyais bien pourquoi on lui trouvait l'air étranger. Personnellement, j'aurais plutôt pensé à une dégénérescence génétique.

Je fus contrarié de constater qu'il n'y aurait pas dans l'autobus d'autres passagers que moi. Je n'aimais pas l'idée, de voyager seul avec ce chauffeur. Mais, le moment du départ approchant, je vainquis mes appréhensions, suivis l'homme à bord et lui tendis un billet d'un dollar en murmurant seulement : « Innsmouth. » Il me regarda curieusement pendant une seconde en me rendant quarante cents sans dire un mot. Je choisis une place loin derrière, mais du même côté que lui, car je souhaitais pouvoir admirer la côte pendant le trajet. Enfin, le bus délabré démarra dans une secousse, et roula bruyamment le long des vieux bâtiments de brique de State Street suivi d'un nuage de vapeur qui sortait du pot d'échappement. Jetant un coup d'œil aux passants sur les trottoirs, j'eus l'impression qu'ils évitaient de nous regarder – ou du moins d'avoir l'air de regarder. Puis, nous tournâmes à gauche dans High Street où l'allure se fit plus régulière. Nous dépassâmes rapidement d'imposantes vieilles demeures des débuts de la République puis des fermes de style colonial plus anciennes encore, avant de traverser Lower Green et Parker River, pour déboucher enfin sur une longue plaine monotone en bordure de la côte.

La journée était chaude et ensoleillée, et le paysage de sable, de laïches et d'arbustes chétifs devenait de plus en plus désolé à mesure que nous avançons. Je voyais par la fenêtre l'eau bleue et la ligne sablonneuse de Plum Island, et bientôt, comme notre chaussée étroite s'éloignait de la grand-route qui menait à Rowley et Ipswich, nous nous rapprochâmes de la plage. Il n'y avait plus de maisons en vue, et je jugeai, d'après l'état de la route, que la circulation était très réduite dans les parages. Les poteaux télégraphiques, épuisés par les intempéries, ne portaient que deux fils. De temps à autre, nous franchissions un pont de bois rudimentaire sur des cours d'eau soumis à la marée, qui, remontant très loin à l'intérieur des terres, contribuait à l'isolement général de la région.

Quelquefois je remarquai de vieilles souches mortes et des fondations en ruine émergeant du sable amoncelé par le vent, et je me rappelai un article publié dans une des chroniques que j'avais lues, qui soulignait que cette région avait jadis été fertile et très peuplée. Le changement, disait-on, avait coïncidé avec l'épidémie d'Innsmouth en 1846, et les esprits simples y avaient vu un rapport obscur avec les forces invisibles du mal. En fait, il avait été provoqué l'abattage inconsidéré des forêts proches du rivage, qui, privant le sol de sa meilleure protection, avaient ouvert la voie à des vagues de sable poussées par le vent.

Enfin nous perdîmes de vue Plum Island et j'aperçus, sur ma gauche, l'immense étendue de l'océan Atlantique. Notre route étroite se mit à monter en pente raide, et j'éprouvai une étrange sensation d'inquiétude en regardant devant moi la crête solitaire où la route creusée d'ornières rencontrait le ciel. C'était comme si le bus allait poursuivre son ascension, quittant complètement le monde de la raison pour se fondre dans les arcanes inconnus des couches d'air supérieures et du ciel cryptique. L'odeur de la mer prit une signification menaçante, et l'endurance du chauffeur silencieux, la raideur de son dos, sa tête étroite devinrent de plus en plus haïssables. En l'observant je m'aperçus que l'arrière de sa tête était presque aussi chauve que son visage avec quelques rares mèches jaunes éparpillées sur une peau grise et rêche.

Arrivés au sommet, au-delà la vallée qui s'étendait, nous vîmes le Manuxet qui rejoint la mer au nord de la longue ligne de falaises dominant Kingsport Head, puis oblique en direction de Cape Ann. À l'horizon lointain et brumeux je distinguai à peine le profil vertigineux du sommet, couronné par l'étrange vieille maison sur laquelle on a conté tant de légendes ; mais pour l'instant toute mon attention était retenue par le panorama plus proche, juste au-dessous de moi. J'étais, je m'en rendis compte, face à face avec Innsmouth, la ville sur laquelle la rumeur faisait planer une ombre.

C'était une ville très étendue avec une grande densité d'habitations, mais en revanche une absence de vie qui était de mauvais augure. Du fouillis de cheminées montait à peine un ruban de fumée, et trois grands clochers se dressaient, austères et décrépits, sur l'horizon derrière la mer. L'un d'eux avait le toit qui s'écroulait et comme pour l'autre un trou noir béant s'ouvrait là où on aurait dû discerner les cadrans d'horloge. L'affaissement généralisé des toits mansardés et des pignons pointus inspirait l'idée de ruines vermoulues, et, en approchant, à mesure que la route descendait, je vis beaucoup de toits complètement effondrés. Il y avait aussi de grandes maisons carrées de style géorgien, avec des toits à quatre pentes, des coupoles et des galeries à balustrade. Elles se trouvaient pour la plupart loin de la mer, et une ou deux étaient en assez bon état. S'éloignant vers l'intérieur des terres, je vis les rails du chemin de fer abandonné envahis par la rouille et les herbes, longés de poteaux télégraphiques penchés, à présent dépourvus de fils, et la voie à demi effacée empruntée par les anciennes voitures à cheval pour se rendre à Rowley et à Ipswich.

La déchéance était pire encore en arrivant sur les quais, quoique qu'au centre il y avait un clocher blanc surmontant un bâtiment de brique assez bien conservé qui ressemblait à une petite usine. Le port, depuis longtemps ensablé, était entouré par une vieille digue de pierre sur laquelle discernai les silhouettes minuscules de quelques pêcheurs assis, et dont l'extrémité semblait être les fondations d'un phare aujourd'hui disparu. Un banc de sable s'était formée à l'intérieur de cette barrière, et dessus je vis quelques cabanes décrépites, des doris amarrés et des casiers à

homards éparpillés. Il ne semblait y avoir d'eau profonde qu'à l'endroit où la rivière se déversait, devant le bâtiment au clocher, avant de bifurquer vers le sud pour rejoindre l'océan au bout de la digue.

Ici et là, des quais en ruine partaient du rivage pour s'achever en une pourriture indéfinissable, ceux les plus éloignés au sud semblant les plus abimés. Au large, malgré la marée haute, j'aperçus, une longue ligne noire, sortant à peine au-dessus de l'eau, qui donnait déjà l'impression d'une étrange malfaisance latente. Ce devait être, mais je le savais, le Récif du Diable. Tandis que je l'observais, le sentiment subtil, bizarre, qu'il me faisait signe vint s'ajouter à son horreur repoussante et, curieusement, je trouvai cette nuance encore plus dérangeante que ma première impression.

Nous ne rencontrâmes personne sur la route, et à présent nous longions des fermes désertes plus ou moins en ruine. Puis je remarquai quelques maisons habitées aux fenêtres brisées bourrées de chiffons, aux cours jonchées de coquillages et de poissons morts. Une ou deux fois je vis des individus à l'air apathique travailler dans des jardins stériles, ou chercher des clams sur la plage qui sentait le poisson, et des groupes d'enfants sales au visage simiesque qui jouaient devant les seuils envahis de mauvaise herbe. D'une certaine façon, ces gens semblaient encore plus inquiétants que les bâtiments lugubres car presque tous présentaient des visages et des comportements singuliers qui m'étaient instinctivement antipathiques sans que je sache préciser ou comprendre pourquoi. Pendant un instant, je crus que leur physique caractéristique me rappelait une image que j'avais déjà vue, peut-être dans un livre lu dans des circonstances particulièrement pénibles et tristes mais ce pseudo-souvenir s'évanouit très rapidement.

Comme l'autocar arrivait dans la plaine, je perçus le bruit régulier d'une chute d'eau qui rompait enfin le silence insolite. Des maisons penchées et lépreuses, de plus en plus rapprochées, bordaient les deux côtés de la route, et prenaient un caractère plus citadin que celles que nous laissions derrière nous. Devant, la vue se limitait à un décor de rue, où par endroits je vis les vestiges d'un ancien pavage et des portions de trottoirs de brique. Toutes les maisons paraissaient désertes, et parfois il y avait un espace vide où des restes de cheminées et de murs de cave attestaient d'une habitation écroulée. Envahissant tout, régnait l'odeur de poisson la plus infecte qu'on puisse imaginer.

Bientôt des intersections et des carrefours apparurent ; les rues de gauche menaient au rivage, royaume crasseux et sordide, pourrissant sur la terre battue, tandis que celles de droite donnaient encore l'image d'une grandeur passée. Jusque-là je n'avais vu personne dans cette ville, mais enfin quelques signes d'une population clairsemée apparurent : des rideaux aux fenêtres ici et là ou une vieille voiture au bord d'un trottoir. Car les trottoirs et les pavés étaient de plus en plus présents, et même si la

plupart des maisons étaient franchement anciennes – des constructions de bois et de brique du début du XIX^e siècle –, elles restaient maintenues dans un état habitable. L’amateur d’antiquités en moi oublia presque la puanteur ignoble tout comme le sentiment de menace et de répulsion, au coeur de cette survivance d’un passé prospère et inaltérée.

Mais je ne devais pas atteindre ma destination sans ressentir une forte impression des plus pénibles. L’autobus était parvenu à une sorte de vaste carrefour ou plutôt un rond-point, avec des églises des deux côtés, et au centre les restes d’une pelouse circulaire, et je regardai à ma droite un grand hall orné de colonnes. La peinture autrefois blanche était à présent grise et écaillée, et l’inscription noir et or au fronton était ternie au point que j’eus du mal à déchiffrer les mots « Ordre ésotérique de Dagon ». C’était donc là l’ancienne salle de réunion maçonnique désormais offerte à un culte dégénéré. Tandis que je m’efforçais de lire cette inscription, mon attention fut distraite par les sons éraillés d’une cloche fêlée qui sonnait de l’autre côté de la rue, et je me retournai vivement pour regarder par la vitre de la voiture de mon côté.

Le son venait d’une église de pierre trapue, visiblement plus récente que la plupart des maisons, construite dans un style gothique grossier et dont la cave anormalement haute possédait des fenêtres aux volets clos. Bien que l’horloge eût perdu ses aiguilles du côté où je regardais, j’entendis la cloche enroutée sonner onze heures. Puis soudain toute idée de temps s’effaça devant une image fulgurante d’une extrême intensité et d’une horreur inexplicable, qui me saisit avant même que j’aie pu l’identifier. La porte du sous-sol était ouverte révélant un rectangle de ténèbres à l’intérieur. Et au moment où je la regardai, quelque chose passa ou sembla passer sur ce fond noir, gravant dans mon esprit une impression fugitive de cauchemar d’autant plus affolante que l’analyse ne pouvait déceler le moindre caractère cauchemardesque.

C’était un être vivant – le premier, à part le chauffeur, que j’aie vu depuis mon entrée dans la ville proprement dite – et si j’avais été plus calme je n’y aurais trouvé absolument rien de terrifiant. De toute évidence, comme je le compris un moment plus tard, c’était le pasteur, affublé de curieux vêtements sacerdotaux en usage sans doute depuis que l’Ordre de Dagon avait modifié le rituel des églises locales. Ce qui avait dû attirer mon premier regard inconscient et me pénétrer d’horreur, était la grande tiare qu’il portait, une réplique presque parfaite de celle que Miss Tilton m’avait montrée la veille au soir. Frappant mon imagination, elle avait donné un caractère sinistre et indéfinissable à la forme vêtue d’une robe, trainant les pieds et au visage indéterminé. Finalement, je me dis que je n’avais aucune raison d’avoir éprouvé ce choc à cause d’une réminiscence maléfique. N’était-il pas naturel qu’une secte locale adopte dans ses tenues un modèle de bijou rare mais bien connu de la communauté suite à un évènement fédérateur – par exemple la découverte d’un trésor ?

Bientôt quelques jeunes gens répugnants émergèrent sur les trottoirs – seuls ou par petits groupes silencieux de deux ou trois. Le rez-de-chaussée des maisons croulantes abritait parfois de petites boutiques aux enseignes minables, et je remarquai un ou deux camions arrêtés alors que nous avançons bruyamment. Le bruit de chute d'eau devint de plus en plus distinct, et je vis presque aussitôt devant nous une rivière très encaissée, enjambée par un large pont à balustrade de fer au-delà duquel s'ouvrait une grande place. Pendant que nous le franchissions, je regardai des deux côtés et j'aperçus des usines sur le bord de la gorge et un peu plus bas. Tout au fond, l'eau était très abondante, et je vis deux chutes en amont à ma droite et au moins une en aval à ma gauche. À cet endroit le bruit devint assourdissant. Nous arrivâmes sur la place de l'autre côté de la rivière et nous nous arrêtâmes à droite devant une grande bâtisse couronnée d'une coupole, habillé de restes de peinture jaune et affublée une enseigne à demi effacée qui annonçait que nous étions arrivés à la Maison Gilman.

J'étais content de descendre de ce bus, j'allai immédiatement déposer ma valise dans le hall sordide de l'hôtel. Il n'y avait qu'une personne en vue, – un homme déjà âgé qui n'avait pas cet air que j'avais surnommé le « look Innsmouth » – et, me souvenant d'incidents bizarres qu'on avait signalés dans cet établissement, je résolus de ne lui poser aucune des questions qui me préoccupaient. J'allai plutôt faire un tour sur la place, d'où le bus était déjà reparti, pour observer l'endroit attentivement.

Recouverte de pavés ronds elle était délimitée d'un côté par la ligne droite de la rivière, de l'autre par un demi-cercle de bâtiments de brique aux toits à une pente datant de 1800 environ, d'où rayonnaient plusieurs rues vers le sud-est, le sud et le sud-ouest. Les réverbères étaient désespérément rares et petits – tous munis de lampes à incandescence de faible puissance – et je me félicitai d'avoir prévu mon départ avant la nuit, même si je savais que la lune serait pleine. Les bâtiments étaient tous en bon état et comptaient peut-être une douzaine de boutiques toujours en activité. L'une d'elles était une épicerie, de la chaîne First National, une autre un restaurant lugubre, suivi d'une pharmacie, les bureaux d'un poissonnier en gros, et une autre encore à l'extrémité est de la place, près de la rivière, qui abritait les bureaux de la seule industrie de la ville, la Compagnie d'Affinage Marsh. Il y avait une dizaine de personnes, quatre ou cinq automobiles et camions arrêtés çà et là. Il n'était pas besoin de m'expliquer que c'était le centre stratégique d'Innsmouth. A l'est je pouvais apercevoir le bleu de la mer, sur laquelle se détachaient les ruines de trois clochers géorgiens, apparemment superbes en leur temps, et vers le port, de l'autre côté de la rivière, le clocher blanc qui surmontait ce que je supposais être l'affinerie Marsh.

Je décidai de commencer mes premières investigations, à l'épicerie, le personnel d'une chaîne ayant plus de chance de ne pas être du pays. Je trouvai un garçon seul, d'environ dix-sept ans, et je constatai avec plaisir son air accueillant et vif qui

augurait d'informations intéressantes. Il semblait avoir envie de parler, et je compris bientôt qu'il n'aimait pas l'endroit, son odeur de poisson, ni ses habitants sournois. Quelques mots échangés avec un étranger étaient pour lui une bouffée d'air frais. Il venait d'Arkham, logeait auprès d'une famille originaire d'Ipswich, et retournait chez lui chaque fois qu'il avait un moment de liberté. Ses parents n'appréciaient pas davantage qu'il travaille à Innsmouth, mais la direction de la chaîne l'avait envoyé ici et il ne voulait pas perdre son emploi.

Il n'y avait à Innsmouth, dit-il, ni bibliothèque municipale ni chambre de commerce. Je n'aurais aucune difficulté pour m'orienter. La rue par laquelle j'étais arrivé était Federal Street. À l'ouest se trouvaient les rues des anciens beaux quartiers – Broad, Washington, Lafayette et Adams Streets – et à l'est, du côté de la mer, les taudis. C'était là, le long de Main Street que je trouverais d'anciennes églises géorgiennes, mais, elles étaient toutes abandonnées depuis longtemps. De toute façon, mieux valait ne pas se faire trop remarquer dans ces parages – surtout au nord de la rivière – où les gens étaient agressifs et hostiles. Quelques étrangers y avaient même disparu.

Certains endroits étaient presque territoire interdit, comme il l'avait cruellement appris à ses dépens. On devait, par exemple, éviter traîner près de l'affinerie Marsh, autour des églises encore utilisées ou de l'édifice à colonnes de l'Ordre de Dagon, et enfin au parc de New Church. Les églises étaient très étranges – toutes formellement désavouées par leurs congrégations respectives – et elles avaient adopté, des rituels et des vêtements sacerdotaux des plus bizarres. Leurs crédos, hérétiques et mystérieux, évoquaient des transformations prodigieuses qui conduiraient à une certaine immortalité du corps, sur cette terre. Le pasteur du jeune homme – le Dr Wallace de l'Eglise Méthodiste Anglaise d'Arkham – lui avait absolument enjoint de ne fréquenter aucune église à Innsmouth.

Les habitants ? Il ne savait trop qu'en penser. Ils étaient aussi insaisissables et furtifs que les animaux qui vivent dans des terriers, et l'on se demandait bien comment ils occupaient leur temps mise à part leur activité intermittente de pêche. Peut-être, à en juger par les quantités d'alcool de contrebande qu'ils consommaient, passaient-ils une bonne partie de la journée à cuver. Ils semblaient s'être regroupés en une espèce de confrérie funeste et méprisaient le monde, comme s'ils avaient accès à d'autres sphères d'existence plus agréables. Leur apparence – surtout ces yeux fixes qu'on ne voyait jamais fermés – était vraiment épouvantables et leur voix atroce. C'était horrible de les entendre psalmodier la nuit dans leurs églises, particulièrement pendant leurs fêtes ou Cérémonies du Renouveau, qui tombaient deux fois par an, le 30 avril et le 31 octobre.

Ils adoraient l'eau, et nageaient énormément dans la rivière et dans le port. Les courses de natation jusqu'au Récif du Diable étaient très fréquentes, et tous ceux

qu'on y voyait semblaient tout à fait capables de prendre part à cette épreuve pourtant difficile. À bien y réfléchir, c'étaient plutôt les jeunes qu'on voyait en public, et parmi eux, les aînés étaient le plus sujets aux malformations. Il y avait des exceptions, c'était en général des personnes sans aucune difformité, comme le vieil employé de l'hôtel. On pouvait d'ailleurs se demander ce qu'étaient devenus toutes les personnes âgées, et si le « look Innsmouth » n'était pas en fait une étrange et insidieuse maladie qui empirait à mesure que les années passaient.

Seule une maladie rare pouvait évidemment provoquer chez un individu déjà formé, des bouleversements anatomiques aussi considérables et graves avec des conséquences sur les os telles que la forme du crâne, quoique cette particularité ne fût pas plus déconcertante et inouïe que les symptômes de la maladie dans son ensemble. Il sera difficile, disait le jeune homme, d'arriver à des conclusions précises sur ce point car nul ne connaît vraiment les indigènes si longtemps qu'il reste à Innsmouth.

Le garçon était persuadé que beaucoup de spécimens pires encore que les plus hideux qu'on rencontrait étaient emprisonnés quelque part. On entendait parfois des bruits étranges et les taudis délabrés du front de mer, au nord de la rivière communiquaient, disait-on, par des galeries secrètes, qui constituaient un véritable terrier de monstres invisibles. Quel sang étranger coulait dans leur veines – s'ils avaient du sang - impossible de le savoir. On cachait quelquefois certains individus particulièrement répugnants quand des fonctionnaires gouvernementaux ou d'autres personnes étrangères venaient à Innsmouth.

Il serait inutile, disait mon informateur, de poser des questions sur leur cité aux autochtones. Quoiqu'un seul, peut-être, parlerait, un homme très âgé mais apparemment normal qui vivait à l'hospice tout en haut du quartier nord et passait son temps à aller et venir près de la caserne des pompiers. Ce vieux bonhomme chenu, Zadok Allen, avait quatre-vingt-seize ans, perdait un peu la tête sans compter que c'était l'ivrogne de la ville. Un être bizarre, sournois, qui regardait sans cesse par-dessus son épaule comme s'il redoutait quelque chose, et qui refusait absolument, quand il était à jeun, de parler avec des étrangers. Par contre, il était incapable de résister si on lui offrait son poison favori et une fois ivre, il débitait à voix basse les bribes de souvenirs les plus étonnants.

Pourtant, on n'en tirait peu d'informations utiles car ses histoires, allusions folles et incomplètes à des merveilles ou des horreurs incroyables, ne pouvaient venir que de sa propre imagination déréglée. Personne ne le croyait jamais, mais les autochtones n'aimaient pas le voir boire et parler avec des étrangers et il n'était pas très prudent d'être aperçu en train de le questionner. Il est probable que c'est de lui qu'étaient parties quelques-unes des rumeurs et des divagations populaires les plus folles.

De temps en temps, des habitants, qui n'étaient originaires d'Innsmouth, prétendaient avoir aperçu des choses monstrueuses, mais entre les histoires du vieux Zadok et les difformités des autochtones, il n'était pas surprenant de telles illusions se produisent. Aucun d'eux en tout cas ne s'attardait dehors une fois la nuit tombée car il était généralement admis que ce n'était pas la chose la plus raisonnable à faire. D'ailleurs, les rues étaient affreusement sombres.

Pour ce qui était du travail, il y avait une abondance de poisson presque surnaturelle, mais les autochtones en tiraient de moins en moins de profit notamment à cause des cours qui fluctuaient sans arrêt et de la concurrence qui allait croissante. En fait la seule industrie véritable de la ville était l'affinerie, dont les bureaux se trouvaient sur la place, à quelques maisons seulement de l'épicerie où nous étions. On ne voyait jamais le vieux Marsh, mais il se rendait parfois à son usine dans une voiture fermée aux rideaux tirés.

Toutes sortes de rumeurs et de bruits couraient sur son changement d'aspect physique. Dans le temps ç'avait été un vrai dandy, et l'on racontait qu'il portait encore sa redingote de l'époque d'Édouard VII, curieusement retouchée pour s'adapter à certaines déformations. Autrefois son fils avait dirigé le bureau sur la place, mais depuis quelque temps il ne se montrait plus et avait laissé la charge des affaires à la nouvelle génération, des filles et des garçons qui commençaient également à se métamorphoser, surtout les aînés dont on racontait que la santé déclinait.

Une des filles Marsh était une femme repoussante, à l'allure reptilienne, qui portait une quantité exagérée de bijoux appartenant manifestement à la même tradition exotique que la fameuse tiare. Mon jeune épicier les avait remarqués plusieurs fois, et il avait entendu dire qu'ils provenaient d'un trésor secret de pirates ou de démons. Les pasteurs – ou les prêtres, quel que soit le nom qu'ils portaient à présent – avaient adopté comme coiffure une parure de ce genre, mais on les apercevait rarement. Le jeune homme n'en avait jamais vu, bien qu'il en existât beaucoup à Innsmouth, disait-on.

Les Marsh, tout comme les trois autres familles bien nées de la ville – les Waites, les Gilman et les Eliot –, vivaient très retirés. Ils habitaient d'immenses demeures le long de Washington Street, et plusieurs étaient soupçonnés d'abriter en cachette certains parents encore vivants à qui leur étrange aspect interdisait de paraître en public, mais dont le décès avait été annoncé et dûment enregistré.

M'ayant averti que beaucoup de rues avaient perdu leurs plaques, le jeune homme dessina à mon intention une carte, sommaire mais claire et appliquée, des lieux les plus importants de la ville. Après l'avoir examinée un moment, je sentis qu'elle me serait d'un grand secours, je l'empochai et le remerciai chaleureusement. Dégouté par l'aspect miteux du seul restaurant que j'avais vu, j'achetai une bonne provision

de biscuits au fromage et de gaufrettes au gingembre qui me tiendraient lieu de déjeuner. Je décidai de parcourir les rues principales, de parler à tous les non-indigènes que je pourrais rencontrer, et de prendre le car de huit heures pour Arkham. La ville, je le voyais bien, offrait un exemple incroyable de déchéance collective mais n'étant pas sociologue je limiterais mes observations essentielles au domaine de l'architecture.

C'est ainsi que je commençai ma visite systématique et assez déconcertante des rues étroites et sombres d'Innsmouth. Après avoir traversé le pont et tourné en direction du grondement des chutes en aval, je passai tout près de l'affinerie Marsh, bizarrement silencieuse pour une industrie. Elle se dressait sur la falaise qui dominait la rivière, près du pont et d'un carrefour qui devait être l'ancien centre de la cité, remplacé après la Révolution par Town Square.

Retraversant le fleuve par le pont de Main Street, je découvris un quartier tellement désert que j'en frissonnai. Des enchevêtrements de toits à deux pentes en train de s'écrouler formaient un horizon cranté et fantastique que dominait le sinistre clocher décapité d'une ancienne église. Certaines maisons de Main Street étaient occupées mais la plupart avaient été condamnée avec des planches clouées. Dans les ruelles adjacentes dépourvues de pavés je vis les fenêtres noires et béantes de baraques abandonnées dont beaucoup penchaient selon des angles incroyables et périlleux par suite de l'écroulement d'une partie des fondations. Ces fenêtres spectrales me fixaient et il me fallut du courage pour tourner vers l'est en direction du port. La terreur des maisons désertes croît certainement en progression géométrique et non arithmétique à mesure que ces demeures se multiplient pour former une cité totalement désolée. La vue de ces interminables avenues aussi vides et mortes que des yeux de poisson, la pensée de ces enfilades de compartiments noirs et menaçants voués aux toiles d'araignées, aux souvenirs et au ver vainqueur, ressuscitent des vestiges de peurs et de dégoûts que ne saurait dissiper la plus solide philosophie.

Fish Street était aussi déserte que Main Street, mais en revanche, elle avait conservé beaucoup d'entrepôts de brique et de pierre en excellent état. Water Street en était presque la réplique, sauf qu'elle présentait de larges ouvertures en direction de la mer à la place des quais détruits. Je ne voyais pas un être vivant, à part les pêcheurs éparpillés au loin sur la digue, et je n'entendais pas d'autre bruit que le clapotis de la mer dans le port et le grondement des chutes du Manuxet. La ville me portait de plus en plus sur les nerfs, et je regardai furtivement derrière moi en rebroussant chemin pour traverser le pont branlant de Water Street. Celui de Fish Street, comme l'indiquait mon plan, était en ruine.

Au nord de la rivière il y avait quelques traces de vie sordide – conserveries de poissons en activité dans Water Street, fumées de cheminées et toits réparés ici et

là, bruits de provenance indéterminée, silhouettes au pas traînant dans les rues mornes et les ruelles de terre battue – mais cela me semblait encore plus oppressant que la désolation des quartiers sud. Car les gens d'ici étaient plus hideux, plus anormaux que ceux du centre-ville au point que plusieurs fois il me revint à l'esprit un souvenir absolument inconcevable que je n'arrivais pas à situer. Sans aucun doute l'ascendance étrangère de la population d'Innsmouth était-elle plus affirmée ici que vers l'intérieur des terres – à moins que le « look Innsmouth » ne soit une affection plutôt qu'une tare héréditaire, auquel cas ce quartier abritait les malades les plus atteints.

Un détail me tracassait cependant, d'où pouvaient bien émaner les quelques bruits étouffés que j'entendais. En principe, ils auraient dû tous provenir des maisons apparemment habitées, pourtant, c'était derrière les façades les mieux barricadées qu'ils étaient les plus forts. Il y avait des craquements, des pas précipités et des sons rauques indéfinissables et je songeai avec inquiétude aux tunnels secrets dont le jeune épicier m'avait parlé. Soudain, je me demandai quelles pouvaient bien être les voix de ces gens. Jusqu'à présent, je n'avais entendu parler personne dans ce quartier, mais sans raison vraiment sérieuse, je tenais à ce que cela ne change pas.

Je fis une pause juste suffisante pour admirer deux églises, très belles mais en ruine, sur Main Street et Church, après quoi je me hâtai de quitter les infectes taudis du front de mer. Logiquement j'aurais dû aller voir le parc de New Church, mais, pour une raison ou une autre, je ne pus me faire à l'idée de repasser devant l'église où j'avais aperçu la silhouette inexplicablement terrifiante du prêtre ou du pasteur à la couronne étrange. D'ailleurs, le jeune épicier ne m'avait-il pas averti que les églises, et la salle de l'Ordre de Dagon, n'étaient pas des endroits recommandables pour les étrangers ?

Aussi je suivis plutôt Main Street en direction du nord jusqu'à Martin, puis, tournant vers l'intérieur des terres, je traversai Federal, restant prudemment éloigné du parc de New Church, et je pénétrai dans l'ancien quartier huppé de Broad Street Nord, Washington, Lafayette et Adams. Bien que ces vieilles avenues majestueuses fussent mal pavées et négligées, elles conservaient, à l'ombre des ormes, un reste de dignité. Maisons, résidences, manoirs, réclamaient mon attention, la plupart délabrés et condamnés dans leur parc en friche, quoique dans chaque rue l'une ou l'autre demeure semblait habitée. Dans Washington Street il en restait quatre ou cinq à la suite en excellent état, entourées de pelouses et de jardins bien entretenus. La plus somptueuse – dont les vastes parterres en terrasses s'étendaient jusqu'à Lafayette – appartenait probablement au vieux Marsh, le propriétaire infecté de l'affinerie.

On ne voyait âme qui vive dans ces rues, et je m'étonnai de l'absence totale de chats et de chiens à Innsmouth. Une autre chose me laissait perplexe et pour tout dire me

perturbait: même dans certaines des demeures les mieux conservées, beaucoup de fenêtres du troisième étage et du grenier étaient hermétiquement condamnées. La dissimulation et le mystère semblaient régner partout dans cette cité d'aliénation, de silence et de mort, et je ne pouvais m'empêcher de me sentir observé de tous côtés par des yeux fixes et sournois qui ne se fermaient jamais.

Je sursautais en entendant à ma gauche la cloche fêlée sonner trois heures dans son clocher. Je ne me rappelais que trop l'église trapue d'où ces notes provenaient. Suivant Washington Street en direction de la rivière, je me trouvai devant une ancienne zone industrielle et commerciale ; je remarquai les ruines d'une usine en face, puis d'autres plus loin, enfin, les restes d'une vieille gare et d'un pont couvert permettant au chemin de fer de traverser la rivière à ma droite.

Un panneau de danger était affiché à l'entrée de ce pont douteux, néanmoins je pris le risque et repassai sur la rive sud où des traces de vie réapparurent. Des créatures furtives au pas traînant me jetèrent des regards énigmatiques, et des visages plus normaux m'examinèrent avec froideur et curiosité. Innsmouth devenait de plus en plus intolérable, et je tournai dans Paine Street en direction de Town Square dans l'espoir de trouver un véhicule quelconque qui m'amènerait à Arkham avant l'heure de départ encore éloignée du sinistre bus.

C'est alors que je vis à ma gauche la caserne de pompiers délabrée, et que je remarquai un vieillard rougeaud, à la barbe hirsute et aux yeux délavés, couvert de haillons indescritibles, qui, assis devant sur un banc, bavardait avec deux pompiers en tenue négligée, mais à l'air normal. Cela ne pouvait être que lui, Zadok Allen, le nonagénaire alcoolique et à demi fou dont les histoires sur la vieille Innsmouth et son ombre étaient tellement hideuses et incroyables.

Ce doit être un lutin pervers ou l'influence sardonique de sources obscures et secrètes qui me firent ainsi changer mes plans. J'avais depuis longtemps résolu de limiter mes observations à la seule architecture, et j'étais même en train de presser le pas vers le square pour chercher un moyen transport afin de quitter au plus vite cette ville pourrissante de décadence et de mort ; mais la vue du vieux Zadok Allen avait détourné le cours de mes pensées et ralenti mon pas, à présent hésitant.

On m'avait affirmé que le vieillard ne faisait rien de plus que des allusions aux légendes extravagantes, décousues et incroyables, et j'avais été averti des risques à être vu par les autochtones en train de parler avec lui ; pourtant la perspective d'entendre cet ancien témoin du déclin de la ville, avec ses souvenirs qui remontaient aux premiers temps des vaisseaux et des fabriques, avait un attrait auquel je ne pouvais résister, même avec toute ma raison. Après tout, les mythes les plus étranges et les plus fous ne sont souvent que des allégories ou des symboles fondés sur des réalités, et le vieux Zadok avait dû assister à tout ce qui s'était passé à Innsmouth au cours des quatre-vingt-dix dernières années. La curiosité m'enflamma au mépris du bon sens et de la prudence, et, avec l'égotisme de la jeunesse, j'imaginai que de la logorrhée confuse et délirante que je tirerais probablement de lui avec du whisky je dégagerais l'essence de la vérité historique.

Je savais qu'il ne fallait pas l'aborder là, tout de suite, car les pompiers l'auraient remarqué et se seraient s'interposés. Mieux valait commencer, me dis-je, par acheter de l'alcool de contrebande là où le garçon épicier m'avait signalé qu'on en trouvait en quantité. Puis j'irais flâner, l'air de rien, près de la caserne des pompiers et je tomberais sur le vieux Zadok dès qu'il aurait entrepris une de ses fréquentes balades. Selon le jeune homme, il ne tenait pas en place et demeurait rarement assis plus d'une heure ou deux près de la caserne.

Je trouvai aisément, bien qu'au prix fort, une bouteille de whisky dans l'arrière-boutique d'un magasin à prix unique plutôt minable, après le square dans Eliot Street. L'individu crasseux qui me servit avait ce regard un peu figé, le « look Innsmouth », mais à sa manière il fut très aimable ; peut-être était-il habitué à recevoir des clients étrangers – camionneurs, courtier en or ou autres – comme il en passait de temps en temps en ville.

En regagnant Town square, je constatai que la chance était avec moi car j'aperçus, émergeant, de Paine Street au coin de la Maison Gilman, rien de moins que la haute et maigre silhouette en guenilles du vieux Zadok Allen, lui-même. Comme je l'avais prévu, j'attirai son attention en brandissant la bouteille que je venais d'acheter ; et je

m'aperçus bientôt qu'il me suivait d'un pas traînant avec un air rêveur quand je tournai dans Waite Street pour gagner un quartier que j'espérais totalement désert.

M'orientant grâce à la carte que le garçon d'épicerie m'avait dessinée, je me dirigeai vers les quais sud complètement abandonnés, que j'avais déjà visités. Je n'y avais aperçu que des pêcheurs au loin sur la digue et en m'éloignant un peu plus vers le sud je pouvais me mettre hors de leur vue, trouver de quoi m'asseoir sur un quai désert et interroger tout à loisir le vieux Zadok sans être observé. Avant d'avoir atteint Main Street j'entendis derrière moi un faible et poussif « Hé, monsieur ! », et, je laissais le vieil homme me rattraper et boire à la bouteille de généreuses lampées.

Je commençai à tâter le terrain alors que nous marchions dans la désolation omniprésente et les ruines à la renverse, mais je dus me rendre à l'évidence, sa langue âgée ne se déliait pas aussi facilement que je l'avais espéré. Enfin j'aperçus en direction de la mer un passage recouvert de végétation entre des murs de brique croulants, qui débouchait sur un quai de maçonnerie et de terre, envahi de mauvaises herbes. Près de l'eau, des tas de pierres moussues offraient des sièges acceptables, et l'endroit était à l'abri de tous les regards grâce à un entrepôt en ruine situé un peu au nord. C'était, pensai-je le lieu l'idéal pour un long entretien secret ; je guidai donc mon compagnon vers le passage et choisis un endroit pour nous asseoir parmi les pierres moussues. L'atmosphère d'abandon et de mort était macabre, et l'odeur de poisson presque intolérable ; mais j'avais décidé que rien ne m'arrêterait.

Il me restait quatre heures pour mener à bien cette conversation si je voulais attraper le bus d'Arkham de huit heures et, je commençai à verser chichement un peu d'alcool au vieil ivrogne, tout en mangeant mon déjeuner. J'eus soin cependant dans mes largesses de ne pas tout compromettre, car je n'avais pas envie que la volubilité éthylique de Zadok se transforme en coma. Au bout d'une heure, sa morosité sournoise sembla se dissiper, mais à ma grande déception il continua à esquiver mes questions sur Innsmouth et son ténébreux passé. Il bavardait à propos des nouvelles du jour, révélant une connaissance étendue de la presse et une tendance marquée à philosopher d'un ton de villageois sentencieux.

Vers la fin de la seconde heure, je commençais à craindre que ma bouteille de whisky ne soit suffisante pour donner des résultats, et je me demandai s'il ne valait pas mieux laisser là le vieux Zadok pour aller en chercher un autre. C'est à ce moment précis, que le hasard provoqua un déclic que mes questions n'avaient su amener ; et le bavardage asthmatique du vieux prit un tour qui me fit me pencher vers lui et dresser l'oreille. Je tournais le dos à la mer et à l'odeur de poisson, mais il lui faisait face, et quelque chose avait dû attirer son regard errant vers le profil bas et lointain du Récif du Diable, qui apparaissait nettement, presque fascinant, au-dessus des vagues. Cette vue sembla lui déplaire, car il se mit à égrener à mi-voix

des jurons qui s'achevèrent en un murmure confidentiel et un regard entendu. Il se pencha vers moi, saisit le revers de mon manteau, puis émit d'une voix sifflante un verbiage décousu sur lequel on ne pouvait cependant se méprendre :

« C'est là qu'tout a commencé – c't endroit maudit, là où l'eau commence à être profonde. La porte de l'enfer – ça descend à pic, y a pas une ligne de fond qui va jusque-là. C'est l'vieux cap'taine Obed le responsable – il a trouvé dans ces îles des mers du sud des choses qui y ont pas fait d'bien.

« Ca allait mal, pour tout le monde à cette époque. L'commerce dégringolait, les usines avaient pus d'affaires – même les nouvelles – et pis les meilleurs d'nos gars tués comme corsaires dans la guerre de 1812 ou coulé avec le brick Eliza et le chaland Ranger – qu'appartenaient tous les deux aux Gilman. Obed Marsh, lui, il avait trois bateaux, le brigantin Columbia, le brick Hetty, et la goélette Sumatra Queen. C'était le seul qui faisait du commerce aux Indes Orientales et dans l'Pacifique, quoique la goélette à Esdras Martin, le Malay Pride, a fait un voyage encore en 28.

« Jamais y a eu personne comme le cap'taine Obed – vieux suppôt d'Satan ! He, he ! Je m'souviens comment y parlait des pays d'là-bas, et y traitait tous les gens d'ici d'idiots d'aller à l'église et d'supporter leur fardeau comme des moutons dociles. Y f'raient mieux de s'trouver des dieux comme ceux d'là-bas aux Indes – des dieux qui leur donneraient du poisson en échange d'leurs sacrifices, et qui répondraient vraiment aux prières des gens.

« Matt Eliot, son second, causait beaucoup aussi, seulement lui il était contre tous ces trucs païens. Y parlait d'une île à l'est de Tahiti où y avait des tas d'ruines en pierre si vieilles que personne savait rien dessus, pareil que sur Ponape, dans les Carolines, mais avec des figures sculptées comme les grandes statues d'l'île de Pâques. Y avait aussi une petite île volcanique pas loin, où on trouvait d'autres ruines avec d'aut' sculptures – des ruines tout usées comme si elles avaient été sous la mer autrefois, et couvertes d'images de monstres abominables partout.

« Ben M'sieur, Matt y disait qu'tous les indigènes là-bas y-z-avaient tout l'poisson qu'y voulaient, et y portaient des bracelets au poignet, pi au coude et des couronnes avec ça, fait d'un espèce d'or et plein d'images de monstres comme celles qu'étaient sur les ruines de la petite île – comme des grenouilles-poissons ou ben des poissons-grenouilles qu'étaient dessinés dans toutes les positions comme si c'était êtres humains quoi. Personne a jamais pu leur faire dire où y-z-avaient trouvé tout ça, et tous les indigènes des autres îles ils se demandaient comment y faisaient pour trouver tout ç'poisson parce que dans les îles à côté ils attrapaient presque rien. Matt s'est d'mandé aussi, et l'cap'taine Obed pareil. En plus, Obed a r'marqué qu'un tas de p'tits jeunes, des beaux gars, disparaissaient pour de bon année après année et qu'y

avait presque pas d'vieux dans l'pays. Et pis il pensait qu'y en avait qu'avaient l'air drôlement bizarres, même pour des Canaques.

« C'est Obed qu'a trouvé la vérité sur ces païens. J'sais pas comment qu'il a fait, mais il s'est mis à troquer ces machins en or qu'y portaient. Y leur a d'mandé d'où ça v'naient, si y pouvaient en avoir d'aut', et pour finir il a tiré les vers du nez au vieux chef – Walakea, qu'il s'appelaient. Personne d'autre qu'Obed aurait jamais cru ce vieux démon jaunâtre, mais l'cap'taine, y lisait dans les gens comme si c'était des livres. Hé, hé ! Personne me croit plus jamais quand j'raconte tout ça, et toi non plus, j'suppose, p'tit – pourtant en t'regardant bien, t'as les yeux qui savent lire, pareil qu'Obed. »

Le chuchotement du vieillard devint plus faible, et je me surpris à frissonner devant la terrible et sincère gravité de son ton, même si je savais que son histoire ne pouvait être qu'un délire d'ivrogne.

« Eh ben, m'sieur, Obed il a appris qu'y avait des choses sur cette terre dont presque personne a jamais entendu parler – et personne voudrait l'croire si ils l'entendaient. Y paraît, que ces Canaques sacrifiaient des tas de jeunes, garçons et filles à des espèces de dieux qu'habitaient sous la mer, et en échange ils r'cevaient des tas d'faveurs. Ils rencontraient ces choses sur la p'tite île qu'avait les drôles de ruines, et y paraît que ces images abominab' de monstres, les grenouilles-poissons, ç'était leurs portraits. Ben après tout c'est ptet de ces créatures que viennent les histoires de sirènes et tout ça.

« Ils avaient toutes sortes de villes au fond d'la mer, et cette île s'rait sortie d'là. Paraît qu'y avait des créatures vivantes dans les bâtiments d'pierre quand l'île est arrivée, d'un coup à la surface. C'est comme ça qu'les Canaques y s'sont aperçus qu'ils étaient là-dessous. Quand ils se sont remis de leur peur, ils leur ont causé par signes, et ils ont vite fait affaire.

« Ces choses-là elles aimaient les sacrifices humains. Ils en avaient déjà fait il y a très très longtemps, mais un jour ils avaient perdu le contact avec le monde d'en haut, enfin not'monde quoi. C'qu'y faisaient d'leurs victimes ? J'pourrais pas vous l'dire, et j'pense qu'Obed a pas été trop curieux là-d'sus. Mais les païens ça les arrangeait vu qu'avant, ils en voyaient de toutes les couleurs et qu'ils étaient prêts à tout. Ils donnaient un certain nombre de jeunes gens aux choses de la mer, deux fois par an – à Beltane et à Halloween, réglé comme du papier à musique. Leur donnaient aussi des bibelots qu'ils sculptaient. Et alors les choses étaient d'accord pour faire venir des tas d'poissons en échange – ils les ram'naient de partout en mer – et d'temps ils donnaient en temps des trucs en or, enfin ça avait l'air d'or.

« Comme j'vous disais, les indigènes rencontraient les créatures sur la p'tite île volcanique – ils y allaient en pirogues avec les sacrifiés et les offrandes, et r'partaient

avec les bijoux en espèce d'or, si on leur en donnait. Au début les choses allaient jamais sur la grande île, mais un jour elles ont fini par avoir envie. Y paraît qu'elles voulaient voir du monde et, surtout les grands jours, à Beltane et Halloween et de faire des fêtes ensemble. Vous voyez, elles pouvaient vivre dans l'eau et dehors – ç'qu'on appelle des amphibiens. Mais les Canaques leur ont dit qu'les gens des autres îles voudraient les tuer si ils apprenaient qu'ils étaient là, mais les choses ont dit qu'elles s'en fichaient parce qu'elles pouvaient effacer toute la progéniture humaine si on voulait les embêter – en fait pas toute, pas ceux qu'avaient certaines amulettes comme autrefois les Anciens qui ont disparu maintenant. Mais pour pas déranger, elles se cacheraient quand quelqu'un viendrait visiter l'île.

« Quand il s'est agi d's'accoupler avec eux, ces poissons-crapauds, les Canaques ont comme qui dirait refusé, mais finalement y-z-ont appris quelque chose qui changeait un peu la donne. Paraît que les hommes sont comme qui dirait parents avec ces animaux marins – que tout c'qu'est vivant s'rait venu d'la mer un jour, et y faudrait qu'un p'tit changement pour y r'tourner. Les choses elles ont dit aux Canaques qu'si ils mélangeaient leurs sangs, y aurait des enfants qu'auraient d'abord l'air humain, mais qui après d'viendraient d'plus en plus comme elles, et après iraient dans l'eau pour aller r'trouver tous les autres au fond. Et le plus important, jeune homme, c'est qu'ceux qui s'raient dev'nus des poissons et seraient allés dans l'eau y mourraient jamais. Les choses elles meurent jamais sauf si on les tue.

« Eh ben, m'sieur, à peine Obed a-t-il connu ces gens des îles, qu'y avait déjà plein de sang d'poisson venant des créatures du fond d'l'eau. Quand y prenaient d'l'âge et qu'ça commençait à s'voir, on les cachait jusqu'à c'qu'y-z-aient envie de s'mettre à l'eau et d's'en aller. Y en avait qu'étaient plus touchés qu'd'aut', et certains qui changeaient pas assez pour aller dans l'eau ; mais en gros, ça s'passait exactement comme les choses avaient dit. Ceux qui r'semblaient aux choses à la naissance, changeaient très tôt, mais ceux qu'étaient presque humains restaient sur l'île parfois jusque passés soixante-dix ans, quoique souvent ils faisaient quelques plongées d'essai avant ça. Les gens qui partaient à l'eau y r'venaient généralement rendre visite, et souvent même c'qui fait qu'il n'était pas rare qu'un homme cause avec son cinq-fois-arrière-grand-père, qu'avait quitté la terre ferme dans les deux cents ans plus tôt.

« Personne ne pensait plus à la mort – sauf dans les batailles de pirogues avec d'autres tribus des îles, pour les sacrifices aux dieux marins, les morsures de serpent, la peste ou une épidémie galopante qui les prendrait avant qu'ils aient pu aller à l'eau – et en fin de compte, ils se réjouissaient d'un changement qu'était devenu pas du tout horrible avec le temps. Ils trouvaient que ce qu'ils obtenaient était bien pour ce qu'ils devaient donner – et j'crois qu'Obed a pensé pareil quand il a eu digéré un peu l'histoire l'histoire du vieux Walakea. Lui, c'était un des rares qu'avaient pas une

goutte de sang d'poisson, vu qu'il était d'une famille royale qui s'mariait qu'avec les familles royales des autres îles.

« Il a appris à Obed plein d'rites et d'incantations en rapport avec les créatures marines, et il lui a fait voir des gens du village qu'avaient quasiment plus forme humaine. Malgré ça, il n' a voulu lui faire voir une seule de ces choses sorties de la mer. À la fin y a donné un truc magique en plomb ou aut'chose, qu'était supposé faisait remonter les choses poissons de n'importe quel endroit d'la mer où qu'y pouvait y avoir un nid. L'idée c'était de le jeter à l'eau en disant la prière qu'y fallait. Walakea disait qu'y en avait partout dans le monde, et n'importe qui en cherchant un peu pouvait trouver un nid et les faire monter s'il en avait besoin.

« Matt, il aimait pas tout ça, et y voulait empêcher Obed d'aller sur l'île ; mais le capitaine était âpre au gain et il voyait qu'y pourrait avoir ces choses dorées si bon marché qu'ça payerait de monter une affaire. Ca a duré des années, et Obed a fini par avoir assez d'or pour démarrer son affinerie dans la vieille usine délabrée de Waite. Il a pas osé vendre les choses telles quelles, parce que les gens auraient posé des tas d'questions. Malgré tout, ses ouvriers en prenaient une de temps en temps et la vendait, bien qu'ils avaient juré de garder le silence et Obed il laissait les femmes de sa famille porter ces bijoux... l'était un peu plus humain qu'les autres quand même.

« Mais alors, en 38 – quand j'avais sept ans – Obed est revenu sur l'île après un voyage et il s'est aperçu qu'elle avait été complètement nettoyée de ses habitants. Semblerait que les indigènes des autres îles avaient découvert le pot aux roses, et ils avaient comme qui dirait pris les choses en main. J'suppose qu'ils devaient avoir ces vieilles amulettes magiques dont les créatures avaient dit qu'c'étaient les seules choses qu'elles craignaient. Impossible n'est-ce-pas de dire ce que ces canaques peuvent trouver quand le fond de la mer vomit une île avec des ruines plus vieilles que le déluge. Une fameuse magie en tout cas : ils n'avaient rien laissé debout ni sur la grande île ni sur la p'tite volcanique, sauf les ruines qu'étaient trop grosses pour être démolies. Et un peu partout il y avait des petites pierres éparpillées – comme des talismans – avec quelque chose dessus, ce qu'on appelle aujourd'hui une svastika. Probable que c'étaient les signes des Anciens. Tous les gens avaient disparus, aucune des choses dorées, et pas un Canaque du pays a soufflé mot de cette affaire. Y prétendaient même qu'y avait jamais eu personne sur l'île.

« Naturellement, ç'a été un coup dur pour Obed, déjà qu'son commerce normal n'allait pas très fort. C'était dur aussi pour tout Innsmouth, vu qu'dans les temps de la marine, ce qu'était bon pour le capitaine était bon pour l'équipage. La plupart des gens d'la ville ont pris les temps difficiles comme des moutons résignés, mais ça tournait mal pour eux vu que la pêche non plus donnait pas grand-chose et qu'les usines ne tournaient plus non plus.

« C'est là qu'Obed il a commencé à injurier les gens parce qu'y étaient des moutons qui priaient un dieu chrétien qui leur apportait rien du tout. Il leur a dit qu'y connaissait des gens qui priaient des dieux qui leur donnaient quelque chose de vraiment utile, et que si quelques hommes voulaient s'met'avec lui, y pourrait p'têt s'adresser à certaines puissances pour avoir du poisson et pas mal d'or. Ben sûr, ceux qui avaient servi sur la Sumatra Queen et qu'avaient vu l'île y savaient c'qu'y voulait dire, et ils étaient pas chauds pour faire affaire avec ces choses de la mer dont ils avaient entendu parler, mais ceux qui savaient pas d'quoi y r'tournait se sont laissés rouler par Obed, et ils lui ont demandé c'qu'il pouvait faire pour les mener à cette religion et obtenir des résultats... »

Là le vieillard hésita, marmonna et tomba dans un mutisme maussade et craintif, jetant des coups d'œil inquiets par-dessus son épaule, puis se retournant pour lancer un regard fasciné sur le récif noir au loin. Il ne répondit pas quand je lui parlai, et je compris qu'il faudrait lui laisser finir la bouteille. Cette histoire insensée que je venais d'entendre m'intéressait au plus haut point car je supposais qu'elle était une forme grossière d'allégorie reposant sur l'étrangeté d'Innsmouth et élaborée par une imagination à la fois créative et nourrie de restes de légendes exotiques. Pas un instant je ne crus que cette fable pût avoir le moindre fondement réel ; mais elle inspirait tout de même une véritable terreur, ne serait-ce que parce qu'elle évoquait d'étranges bijoux manifestement semblables à la tiare maléfique que j'avais vue à Newburyport. Peut-être ces parures venaient-elles après tout d'une île étrange et ces contes extravagants étaient-ils des mensonges de feu Obed lui-même plutôt que ceux du vieil ivrogne.

Je tendis la bouteille à Zadok et il la vida jusqu'à la dernière goutte. C'était étonnant de voir la quantité de whisky qu'il pouvait ingurgiter, sans même que sa voix haut perchée et asthmatique ne devienne pâteuse. Il lécha le goulot de la bouteille qu'il glissa dans sa poche, puis se mit à dodeliner en soliloquant doucement. Je me penchai pour essayer de saisir ses paroles, si ç'en étaient, et je crus voir un sourire ironique derrière sa moustache touffue et jaunie. Oui, il prononçait réellement des mots, et je réussis à en comprendre une bonne partie.

« Pauv Matt – Matt il avait toujours été contre tout ça – il essayait d'met'les gens d'son côté, et il avait discuté avec les pasteurs – rien à faire : le congrégationiste y l'ont chassé d'la ville, le méthodiste il est parti, on n'a plus jamais revu Resolved Babcock, le baptiste. J'étais petit, mais j'ai entendu ce que j'ai entendu et vu ce que j'ai vu – Dagon et Astaroth – Bélial et Belzébuth – le Veau d'or et les idoles de Canaan et des Philistins – les abominations babyloniennes – mene mene tekel upharsin... »

Il s'interrompit à nouveau, et à son regard bleu délavé je craignis qu'il ne fût bien près de défaillir. Mais comme je lui tapais doucement sur l'épaule, il se tourna vers moi avec une vivacité étonnante et lança quelques phrases plus obscures encore.

« Vous m'croyez pas, hein ? Hé, hé, hé ! – alors dites-moi donc, jeune homme, pourquoi l'cap'taine Obed et une vingtaine de gars ramaient jusqu'au Récif du Diable en plein milieu d'la nuit en chantant si fort qu'on pouvait les entendre dans toute la ville quand l'vent soufflait dans l'bon sens ? Dites-moi un peu, hein ? Et dites-moi pourquoi Obed jetait toujours des choses lourdes dans l'eau profonde de l'aut'côté du récif, là où ça descend à pic comme une falaise, si bas qu'on peut pas sonder ? Dites-moi ce qu'y faisait avec ces drôles de trucs magiques en plomb que Walakea lui avait donnés ? Hein, petit ? Et qu'est-ce qu'ils braillaient tous à Beltane et à Halloween ? Et pourquoi les nouveaux pasteurs – qu'étaient plutôt des marins – portaient des robes bizarres et portaient ces choses dorées qu'Obed avait rapportées ? Hein ? »

Les yeux bleus délavés étaient devenus presque sauvages et fous, la barbe blanche souillée se hérissait, comme électrisée. Le vieux Zadok vit que je me reculais, car il se mit à caqueter méchamment.

« Hi, hi, hi, hi ! Commencez à comprendre', hein ? P'têt'ben qu'ça vous aurait plu d'être à ma place à c't'époque-là, quand j'voyais tout ça la nuit sur la mer, depuis la coupole en haut d'ma maison. Ah, j'peux vous l'dire, les p'tits bouts ont de grandes oreilles, et j'perdais rien de c'qu'on racontait sur le capitaine Obed et des gens qui allaient au récif ! Hé, hé, hé ! Et la nuit j'ai emporté sur la coupole la longue-vue de papa et j'ai vu le récif tout grouillant d'formes qu'ont plongé vite fait dès que la lune s'est levée. Obed et les gens étaient dans un doris, mais ces formes ont plongé de l'autre côté dans l'eau profonde et elles sont jamais remontées... Ça vous aurait plu d'être un p'tit môme tout seul en haut d'un toit à regarder ces formes qu'étaient pas des formes humaines ?... Hein ?... Hé, hé, hé, hé... »

Le vieillard devenait hystérique, et je me mis à frissonner, en proie à une inquiétude indéfinissable. Il posa sur mon épaule une griffe noueuse, et il me sembla que ses secousses ne venaient pas que de son rire.

« Supposez qu'une nuit vous auriez vu quelque chose de lourd jeté du doris d'Obed de l'autre côté du récif, et que le lendemain vous auriez appris, qu'un jeune gars avait disparu de chez lui ? Hein ? Qui a jamais revu Hiram Gilman ? Qui ? Et Nick Pierce, et Luelly Waite, et Adoniram Saouthwick, et Henry Garrison ? Hein ? Hi, hi, hi, hi... Des formes qui parlaient le langage des signes avec leurs mains... enfin ceux qu'avaient des vraies mains...

« En ben, m'sieur, c'est à ce moment qu'Obed est retombé sur ses pattes. On a vu ses trois filles porter ces choses en d'or qu'personne avait vu sur elle avant, et la

fumée qui sortait de nouveau de la cheminée de la raffinerie. Y en a eu d'autres aussi qu'avaient l'air de prospérer – l'poisson a commencé à grouiller dans l'port, prêt à pêcher, et Dieu sait les cargaisons qu'on a expédiées à Newbryport, Arkham et Boston. C'est à c'moment-là qu'Obed a fait installer la vieille ligne de chemin de fer. Des pêcheurs de Kingsport ont entendu parler de ces pêches miraculeuses et y sont venus en sloop. Perdus corps et biens, on les a jamais revus. Et juste au même moment notre village a organisé l'Ordre Esotérique de Dagon, et ils ont acheté pour ça la salle maçonnique de la Commanderie du Calvaire... Hé, hé, hé ! Matt Eliot, il était maçon et il a protesté, mais il a disparu juste à c'moment-là.

« R'marquez, j'ai pas dit qu'Obed voulait qu'tout soit comme sur l'île canaque. J'crois pas qu'au début y voulait faire des mélanges et avoir des jeunes qu'iraient à l'eau et deviennent poissons éternels. Nan, ce qu'y voulait c'étaient ces trucs en or, il était prêt à mettre le prix, et je crois que les autres, au début, ils étaient satisfaits...

« Mais en 46 la ville a commencé à prendre conscience et à réfléchir par elle-même. Trop d'gens disparus, trop d'sermons bizarres à l'office du dimanche, trop de rumeurs sur le récif. J'crois bien que j'y ai été pour quelque chose en racontant à Selectman Mowry c'que j'avais vu de la coupole. Une nuit y a un groupe qui a suivi les hommes troupe d'Obed jusqu'au récif, et j'ai entendu des coups d'feu entre les doris. Le lendemain Obed et vingt-deux autres en taule, tout l'monde s'demandait c'qui s'passait au juste et quelles charges on pourrait retenir contre eux. Seigneur, si quelqu'un avait réfléchi... deux semaines plus tard, quand rien n'avait été j'té à la mer ... Ça faisait si longtemps... trop longtemps !»

Zadok commençait à donner des signes de frayeur et de fatigue, et je le laissai garder le silence pendant un moment, tout en regardant ma montre avec inquiétude. La marée avait changé et montait à présent et le bruit des vagues sembla le réveiller. J'étais heureux de ce changement car avec la marée haute l'odeur de poisson serait sans doute moins forte. Je dressai l'oreille à nouveau pour saisir ses chuchotements.

« Cette nuit épouvantab'... j'les ai vus... j'étais en haut dans la coupole... c'était des hordes... des essaims de choses... partout sur le récif et y remontaient à la nage dans le port jusque dans le Manuxet... Seigneur, ce qui est arrivé dans les rues d'Innsmouth cette nuit-là... elles ont tapé à la porte, mais p'pa a pas voulu ouvrir... puis il a grimpé à la fenêtre de la cuisine et est sorti avec son mousquet pour aller chercher Selectman Mowry et voir ce qu'ils pouvaient faire... Des morts entassés et des mourants... des coups de feu et des cris... On hurlait sur l'ancienne place, sur Town Square et au parc de New Church... les portes de la prison enfoncées... proclamation trahison... Ils ont dit que c'était la peste quand les gens v'nus d'ailleurs ont vu qu'il manquait la moitié des habitants... Plus personne sauf, ceux qu'étaient avec Obed et les choses ou alors ceux qui s'étaient tenus à carreau... jamais plus eu de nouvelles de mon père... »

Le vieux haletait et suait à grosses gouttes. Son étreinte se resserra sur mon épaule.

« Tout a été nettoyé dans la matinée – mais y avait des traces... Obed alors y prend comme qui dirait les choses en main et il dit que ça va changer... Les autres iront prier avec nous aux offices, et certaines maisons devront recevoir des invités... Ils voulaient se mélanger comme ils avaient fait avec les Canaques, et lui il a rien fait pour les arrêter. Il allait trop loin, Obed... il était comme un fou pour ça. Il disait qu'ils nous apporteraient du poisson, un trésor, mais qu'il fallait leur donner ce qu'ils voulaient.

« Vu de dehors y aurait rien de changé, seulement y fallait pas se frotter aux étrangers si on on savait où était notre intérêt. On a tous dû prêter le serment de Dagon, et après il y a eu un deuxième et un troisième serment, et quelques-uns l'ont faits. Ceux qui rendraient des services spéciaux ils avaient des récompenses spéciales – de l'or et des choses du genre. Pas moyen de résister, y en avait des millions au fond d'eau. Ils préféraient pas nettoyer toute l'humanité, mais si ils étaient trahis et poussés à bout, y pouvaient le faire. Nous on n'avait pas les vieilles magies pour s'en débarrasser comme les indigènes de la mer du Sud, et ces Canaques avaient jamais voulu nous confier leurs secrets.

« Y avait qu'à leur donner assez de sacrifices, de babioles de sauvages et les recevoir en ville quand ils voudraient, et y s'tiendraient bien tranquilles. Ils ne feraient pas d'mal aux étrangers qui pourraient pourtant raconter des histoires à l'extérieur – à moins qu'on ne les prenne à espionner. Tous les fidèles à l'Ordre de Dagon et les enfants, ne mourraient jamais, mais ils devraient retourner à la mère Hydra et au père Dagon d'où qu'on était tous venus il y a longtemps –

lä ! lä ! Cthulhu fhtagn ! Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lhel wgah-nagl fhtagn –

Le vieux Zadok sombrait dans le délire et je retins mon souffle. Pauvre vieux, dans quels pitoyables abîmes d'hallucinations cet esprit fécond et imaginatif avait-il été poussé par l'alcool, la haine de la dégénérescence, de l'inconnu et de la maladie qui l'entouraient ! Il se mit à gémir, et les larmes coulèrent le long de ses joues ravinées jusque dans les profondeurs de sa barbe.

« Seigneur, j'en ai vu depuis mes quinze ans – Mene, mene, tekeli, upharsin! – les gens qui disparaissaient, qui s'entretuaient – Ceux qui racontaient des choses à Arkham, à Ipswich ou ailleurs, on les traitait d'fous, comme vous maintenant vous

m'traitez de fou – mais Seigneur, c'que j'en ai vu ! Y m'auraient tué d'puis longtemps rapport à c'que j'sais, mais j'ai fait l'premier et l'second serment à Dagon avec Obed, j'étais intouchable sauf si un de leur jury prouvait que j'racontais des choses en toute connaissance...et exprès... mais je voulais pas faire le troisième serment – plutôt mourir que de faire ça...

« Pendant la guerre civile, ça a empiré, quand les enfants nés d'puis 46 ont commencé à grandir – certains, du moins. J'avais peur – plus jamais j'ai voulu les épier depuis cette horrible nuit, et eux, j'en ai jamais vu de près de toute ma vie. J'veux dire pas un sang pur. J'suis parti pour la guerre, et si j'avais eu un peu de cran ou de bon sens je serais jamais revenu, et je me serais installé loin d'ici. Mais les gens m'ont écrit qu'ça allait pas si mal. J'pense que c'était à cause des conscrits qu'étaient dans la ville depuis 63. Après la guerre ç'a été aussi mal qu'avant. Les gens ont commencé à déprimer – les usines et les boutiques ont fermé, on a cessé de naviguer et le port s'est ensablé, le train a été abandonné, mais eux ils ont pas arrêté d'aller et venir entre rivière et ce maudit récif de Satan, on a condamné de plus en plus de fenêtres avec des planches, et pourtant on a entendu de plus en plus de bruits dans les maisons supposées abandonnées...

« Les étrangers racontaient des histoires sur nous – z'avez dû en entendre pas mal, vu les questions qu'vous posez – des histoires sur ce qu'ils auraient vu ici et là, sur ces drôles de bijoux qui viennent d'on ne sait où et n'ont pas tous été fondus – mais y a jamais rien de sûr. Personne croit rien. Ils disent que les choses dorées viennent d'un butin de pirates, qu'les gens d'Innsmouth ont du sang étranger ou dégénéré ou quelque chose comme ça. Et puis ici ils mettent les étrangers dehors autant qu'ils peuvent, et y poussent les autres à pas se montrer trop curieux, surtout quand la nuit vient. Les bêtes ont peur des créatures – les chevaux encore plus que les mules – mais depuis qu'y a des autos tout va bien.

« En 46 le 'cap'taine Obed a pris une seconde femme que personne en ville a jamais vu – y en a qui disent qu'y voulait pas, mais qu'il y a été forcé par ceux qu'il avait invoqués – il a eu trois enfants avec elle – deux qu'ont disparu tout jeunes, et une fille qu'avait l'air comme tout l'monde et qu'a été éduquée en Europe. Obed a réussi à la marier à un gars d'Arkham qui s'est douté de rien. Mais maintenant personne du dehors a plus jamais affaire avec les gens d'Innsmouth. Barnabas Marsh qui dirige l'affinerie à présent est le petit-fils d'Obed et de sa première femme – le fils d'Onesiphorus, l'aîné, mais sa mère en faisait partie et on ne l'a jamais vu sortir.

« Aujourd'hui Barnabas a bien changé. Y peut pus fermer les yeux, et l'est tout déformé. On dit qu'il met encore des habits, mais qu'y va bientôt retourner à l'eau. Peut-être même qu'il a déjà essayé – des fois ils descendent pour des p'tites magies avant d'y aller pour de bon. On l'a pas vu en public ça fait bien dix ans. Je ne sais pas comment sa pauvre femme prend ça – elle est d'Ipswich, et les gens là-bas ils

ont failli lyncher Barnabas quand il venait y faire sa cour voilà bien cinquante ans d'ça. Obed est mort en 78, et tous ceux de la génération d'après sont partis maintenant – les enfants de la première femme sont morts, les autres... Dieu seul le sait... »

Le bruit de la marée montante était devenu très insistant, et petit à petit il semblait changer l'humeur du vieil homme de larmoyante à craintive et vigilante. Il s'arrêtait parfois pour jeter à nouveau des regards inquiets par-dessus son épaule ou vers le récif, et malgré l'extravagante absurdité de son histoire, je commençai sans pouvoir m'en empêcher à partager son appréhension. Sa voix se fit plus perçante, comme s'il tentait de se donner du courage en haussant le ton.

« Hé, vous, pourquoi qu'vous dites rien ? Ça vous plairait de vivre dans cette ville où tout est pourri et mourant, avec des monstres enfermés, qui rampent, geignent, aboient et sautent dans les caves et les greniers obscurs n'importe où qu'vous allez ? Hein ? Ça vous plairait d'entendre hurler nuit après nuit dans les églises et le temple de l'Ordre à Dagon, et savoir qui est responsable de ces hurlements ? Ça vous plairait d'entendre ce qui vient de cet affreux récif chaque Beltane et Halloween ? Hein ? Vous pensez que le vieux déraile, hein ? Eh ben, m'sieur, croyez-moi, c'est pas l'pire ! »

Zadok criait vraiment à présent, et la frénésie démente de sa voix me troublait plus que je ne saurais dire.

« L'diab'vous emporte, me regardez pas avec ces yeux-là – j'vous dis qu'Obed Marsh est en enfer, et y va y rester ! Hé, hé... en enfer j'vous dis ! Peut pas m'attraper – j'ai rien fait et j'ai rien raconté à personne... »

« Oh vous, jeune homme ? Ben, même si j'ai encore rien raconté à personne, je vais le faire maintenant ! Bouge pas et écoute-moi, garçon – voilà c'que j'ai jamais raconté à personne... J'ai dit que j'avais plus espionné après cette nuit – mais j'ai trouvé des choses tout de même ! »

« Vous voulez savoir ce qu'est la véritab' abomination, hein ? Eh ben, voilà – c'est pas ce que ces diab'de poissons ont fait, mais c'est ce qu'ils vont faire ! Ils apportent des choses en ville de là d'où y viennent, ils font ça depuis des années, mais ils ont ralenti ces derniers temps. Les maisons au nord de la rivière entre Water Street et Main Street en sont pleines – de ces démons et de ce qu'ils ont apporté – et quand ils seront prêts... Je dis bien, quand ils seront prêts... Avez entendu parler d'un shoggoth ? »

« Hé, vous m'entendez ? J'vous dis, j'connais ces choses-là – j'les ai vues une nuit quand... EH-AHHHH-AH ! E'YAAHHHH... »

Le cri du vieillard, atrocement soudain, fut si horriblement inhumain je faillis m'évanouir. Ses yeux, fixés au-delà de moi sur la mer malodorante, lui sortaient positivement de la tête et son visage était un masque d'épouvante digne de la tragédie grecque. Sa griffe osseuse s'enfonça effroyablement dans mon épaule, et il ne fit pas un mouvement quand je tournai la tête pour chercher du regard ce qu'il avait pu apercevoir.

Je ne vis rien. Rien que la marée montante, sauf peut-être une série d'ondulations plus localisées que la longue ligne déferlante des brisants. Mais à présent Zadok me secouait, et je me retournai pour voir ce masque pétrifié par la peur fondre en un chaos de convulsion de paupières et gencives. Presque aussitôt la voix lui revint – encore que ce ne fût qu'un murmure frémissant.

« Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Ils nous ont vus – sauvez vot'vie ! Faut plus attend'– ils savent maintenant. – vite – loin de c'te ville... »

Une autre lourde vague s'écrasa sur la maçonnerie croulante du quai d'autrefois, et changea le chuchotement du vieux fou en un nouveau cri inhumain à vous glacer le sang.

« E-YAAHHHH !... YHAAAAA !... »

Avant que j'aie pu rassembler mes esprits, il avait relâché son étreinte sur mon épaule et s'était précipité éperdument vers la rue, titubant en direction du nord, de l'autre côté du mur en ruine de l'entrepôt.

Je jetai un coup d'œil sur la mer derrière moi, mais il n'y avait rien. Et quand, j'atteignis Water Street, je suivis la rue du regard vers le nord, il n'y avait plus la moindre trace de Zadok Allen.

Je ne saurais décrire l'état d'esprit dans lequel me laissa cet épisode angoissant – à la fois dément et pathétique, grotesque et terrifiant. Le garçon de l'épicerie m'y avait préparé, mais face à la réalité je restais néanmoins perplexe et inquiet. Bien que sa fable soit franchement puérile, le vieux Zadok, par son sérieux insensé et l'horreur de ses propos m'avait communiqué une inquiétude grandissante qui faisait écho à ma répulsion initiale pour la ville et l'ombre de son insaisissable fléau.

Plus tard, je pourrais peut-être analyser ce récit et en extraire l'essence d'une allégorie historique, mais pour l'instant je ne demandais qu'à l'oublier. L'heure filait dangereusement – ma montre indiquait 7 h 15, et l'autobus pour Arkham quittait Town Square à huit heures. Je m'efforçai de me concentrer sur des pensées aussi neutres et pratiques que possible, tout en parcourant rapidement les rues désertes aux maisons chancelantes et aux toits béants, en direction de l'hôtel où j'avais laissé ma valise et où je trouverais mon bus.

Malgré la lumière dorée de fin d'après-midi qui donnait aux vieux toits et aux cheminées délabrées un charme mystique et un air de paix, je ne pouvais, de temps à autre, m'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Je serais vraiment soulagé de quitter, Innsmouth, bourgade malodorante et terrifiante, et j'aurais bien voulu qu'il existe un autre moyen de transport que le bus du sinistre Sargent. Et pourtant je n'accélérai pas trop l'allure car il se trouvait à tous ces coins de rue silencieux des détails architecturaux dignes d'intérêt et je pourrai facilement, d'après mes calculs, faire le trajet en une demi-heure.

Après avoir étudié la carte du garçon épicier à la recherche d'un itinéraire que je n'aurais pas encore suivi, je choisis Marsh Street au lieu de State Street pour gagner Town Square. Au coin de Fall, je commençai à voir çà et là des groupes de furtifs qui chuchotaient, et quand j'arrivai enfin sur la place, je constatai que presque tous ces flâneurs s'étaient rassemblés devant la porte de la Maison Gilman. On aurait dit qu'une masse d'yeux saillants, humides, qui ne clignaient jamais m'observaient bizarrement comme je demandai ma valise dans le hall, et j'espérai qu'aucune de ces créature déplaisantes ne ferait le voyage avec moi.

L'autobus, en avance, arriva dans un bruit de ferraille avec trois passagers un peu avant huit heures, et, sur le trottoir, un individu à la mine patibulaire murmura quelques mots inintelligibles au conducteur. Sargent jeta dehors un sac postal et un paquet de journaux, puis entra dans l'hôtel, tandis que les voyageurs – les mêmes que j'avais vus arriver à Newburyport ce matin-là – rejoignirent le trottoir d'un pas traînant et échangèrent quelques vagues paroles gutturales avec un passant

désœuvré dans une langue dont j'aurais juré que ce n'était pas de l'anglais. Je montai dans la voiture vide et m'assis à la même place que j'avais occupée précédemment, mais à peine installé, Sargent reparut et se mit à marmonner d'une voix rauque particulièrement répugnante.

Apparemment, ce n'était pas mon jour de chance. Il y avait un problème avec le moteur, bien que le bus ait filé depuis Newburyport, et on ne pourrait pas continuer jusqu'à Arkham. Non, on ne pouvait pas réparer ce soir, et il n'y avait pas d'autre moyen de transport pour aller d'Innsmouth à Arkham ou ailleurs. Sargent était désolé mais j'allais être obligé de dormir au Gilman. Le réceptionniste me ferait certainement un prix, il n'y avait pas d'autre solution. Quasi stupéfait par cet fatalité soudaine, et appréhendant vivement la tombée de la nuit dans cette ville pourrissante, à moitié éclairée, je descendis du bus et rentrai dans le hall de l'hôtel où le réceptionniste de nuit, maussade et louche me dit que je pouvais avoir la chambre 428 à l'avant-dernier étage – une grande chambre mais sans eau courante – pour un dollar.

Malgré ce que j'avais entendu sur cet hôtel à Newburyport, je signai le registre, payai un dollar, laissai l'employé prendre ma valise et suivis ce valet revêche et solitaire jusqu'au haut des quatre étages de marches grinçantes, puis à travers des couloirs poussiéreux qui semblaient entièrement déserts. Ma chambre, lugubre, située à l'arrière de l'hôtel, chichement meublée, avec deux fenêtres, donnait sur une cour miteuse cernée par des bâtiments de brique, peu élevé et abandonnés. Elle dominait vers l'ouest une étendue de toits décrépits adossés à la campagne marécageuse. Au bout du couloir se trouvait une salle de bains, relique décourageante avec sa vieille cuvette de marbre, une douche en fer-blanc, une ampoule électrique défailante, et des lambris moisiss autour des tuyauteries.

Comme il faisait encore jour, je descendis sur la place pour tâcher de trouver de quoi dîner et je remarquai encore les regards bizarres que me jetaient des badauds malsains. L'épicerie étant fermée, je dus me rabattre sur le restaurant que j'avais d'abord évité ; il était tenu par un homme voûté à la tête étroite, aux yeux immobiles et sans expression, et une fille au nez plat et aux mains incroyablement épaisses et maladroites. On ne servait qu'au comptoir, et je fus soulagé en m'apercevant que presque tout venait manifestement de boîtes de conserve et de sachets. Je me contentai d'un bol de soupe aux légumes avec des crackers, et regagnai bientôt ma triste chambre au Gilman, où je pris un journal du soir et un magazine souillé auprès de l'employé revêche qui tenait un étalage branlant à côté de son comptoir.

Comme le crépuscule s'assombrissait, j'allumai la faible ampoule électrique située au-dessus de mon lit de fer, et fis de mon mieux pour continuer la lecture que j'avais commencée. Je jugeais opportun d'occuper sainement mon esprit plutôt que de le laisser ressasser les anomalies de cette ancienne ville brisée par un fléau, tant que

j'étais encore dans ses murs. L'histoire invraisemblable que m'avait racontée le vieil ivrogne n'augurait pas de rêves agréables, et je sentais qu'il me fallait écarter le plus possible de mon imagination le souvenir de ses yeux délavés et fous.

Je ne devais pas non plus m'appesantir sur ce que l'inspecteur du travail avait dit à l'employé de la gare de Newburyport au sujet de Maison Gilman et des voix de ses occupants nocturnes – ni là-dessus ni sur le visage sous la tiare dans l'entrée obscure de l'église ; un visage dont ma pensée consciente ne pouvait expliquer l'horreur. Peut-être aurait-il été plus facile de détourner mes pensées de ces sujets troublants si la chambre n'avait pas si effroyablement senti le renfermé. Cette odeur morbide, hideusement mêlée à celle du poisson qui régnait dans la ville, ramenait sans cesse l'imagination à la décomposition et à la mort.

Ce qui m'inquiétait aussi c'était l'absence de verrou à la porte de ma chambre. Il y en avait eu un, comme le prouvaient clairement les marques, mais on l'avait enlevé récemment. Sans doute était-il devenu inutilisable, comme tant d'autres choses dans ce bâtiment délabré. Nerveusement, je regardai autour de moi et je découvris dans la penderie un verrou apparemment de la même taille que celui de la porte, à en juger par les traces. Pour me rassurer un peu dans cette atmosphère tendue, je décidai de le fixer à l'emplacement vide à l'aide d'un petit couteau suisse qui comportait un tournevis, et que je portais toujours sur mon trousseau de clés. Il s'adaptait parfaitement et je fus assez soulagé de savoir que je pourrais le fermer avant de me coucher. Non que je croyais en avoir réellement besoin, mais le moindre symbole de sécurité était le bienvenu dans un pareil endroit. Il y avait aussi des verrous aux portes des deux chambres communicantes, et je les poussai.

Je ne me déshabillai pas, mais décidai de lire jusqu'à ce que je m'endorme et je m'allongeai après avoir ôté seulement mon veston, mon faux col et mes chaussures. Tirant une lampe électrique de ma valise, je la mis dans ma poche pour pouvoir consulter ma montre si je m'éveillais plus tard dans la nuit. Cependant, le sommeil ne vint pas ; et en analysant mes pensées je m'aperçus non sans inquiétude que je tendais inconsciemment l'oreille pour entendre quelque chose – quelque chose que je redoutais sans pouvoir le nommer. L'histoire de l'inspecteur avait dû imprégner mon imagination plus profondément que je ne le croyais. J'essayai à nouveau de lire, mais je dus reconnaître que je n'avançais pas.

Après un certain temps, je crus entendre, à intervalles, craquer l'escalier et les couloirs comme sous des pas, et me demandai les autres chambres commençaient à se remplir. Pourtant, il n'y avait pas de bruits de voix, et je fus frappé du caractère subtilement furtif de ces craquements. Je n'aimai pas ça, et je me demandai si je ne ferais pas mieux de ne pas dormir du tout. Cette ville abritait des gens bizarres, et incontestablement il y avait eu plusieurs disparitions. Était-ce là une de ces auberges où l'on tuait les voyageurs pour leur argent ? Je n'avais sûrement pas l'air très

fortuné. Ou bien les habitants éprouvaient-ils un tel ressentiment pour les visiteurs curieux ? Mon allure de touriste avec ma carte que je consultais sans cesse m'avait-elle fait repérer ? En y réfléchissant, j'étais dans un piteux état nerveux pour que quelques craquements m'amènent à échafauder de telles hypothèses, quand même je regrettais de ne pas être armé.

Finalement, épuisé mais pas somnolant je tirai le verrou que j'avais réinstallé sur la porte du couloir, éteignis la lumière, et me jetai sur le lit dur et défoncé – avec veston, col, chaussures et tout. Dans le noir le moindre bruit nocturne était amplifié, et un flot de pensées désagréables m'envahit. Je regrettais d'avoir éteint la lumière, mais j'étais trop fatigué pour me lever et aller la rallumer. C'est alors, après un moment interminable et lugubre, que vint, annoncé par de nouveaux craquements dans l'escalier et le couloir, ce son léger, épouvantablement reconnaissable, accomplissement pernicieux de toutes mes appréhensions. Il n'y avait pas de doute possible, on essayait une clé – prudemment, furtivement, non sans hésitation – dans la serrure de ma porte.

Mes sensations, en identifiant ce signe de réel danger, furent peut-être moins tumultueuses à cause de mes craintes précédentes. Quoique sans raison précise, je m'étais instinctivement tenu sur mes gardes – ce qui allait m'aider dans cette nouvelle épreuve, quelle qu'elle puisse être. Néanmoins l'évolution du danger de vague prémonition à réalité immédiate, fut un choc terrible, et me tomba dessus comme un coup de poing. Il ne me vint pas une seconde à l'idée que ce tâtonnement pouvait être une simple erreur. Je n'imaginai qu'une intention malveillante, et je gardai un silence de mort, en attendant ce qu'allait faire l'intrus supposé.

Un moment plus tard, le bruit prudent cessa, et j'entendis qu'on pénétrait, sans doute avec un passe-partout, dans la chambre au nord de la mienne. Puis on essaya doucement la serrure de la porte qui donnait dans ma chambre. Le verrou résista, naturellement, et le plancher grinça quand le rôdeur quitta la pièce. Au bout d'un instant, un autre bruit discret m'apprit qu'on entra dans la chambre sud. Puis nouveau tâtonnement sur la porte de communication, verrouillée, et nouveau craquement d'un poids qui s'éloigne. Cette fois, il partit dans le couloir, descendit l'escalier, et je sus que le rôdeur ayant compris que mes portes étaient verrouillées, renonçait à sa tentative pour un temps plus ou moins long, comme on le verra plus loin.

La vitesse avec laquelle je mis sur pied un plan d'action prouve que j'avais dû inconsciemment craindre quelque menace et envisager depuis des heures les diverses options pour y échapper. Tout de suite, je sentis que le fouineur invisible représentait un danger avec lequel il convenait d'éviter l'affrontement et même la négociation. Il fallait fuir en catastrophe. La seule chose à faire était de quitter cet hôtel, le plus vite possible, et par une autre issue que l'escalier et le hall d'entrée.

Je me levai discrètement et dirigeant la lumière de ma lampe sur l'interrupteur, j'essayai d'allumer l'ampoule au-dessus du lit pour choisir quelles affaires emporter dans mes poches avant de fuir sans ma valise. Mais rien ne se passa et je compris qu'on avait coupé le courant. De toute évidence, il se préparait un mauvais coup secret, à une large échelle – quoi exactement, je n'aurais pu le dire. Tandis que je réfléchissais, la main sur l'interrupteur désormais inutile, j'entendis un craquement étouffé à l'étage au-dessous, et je crus distinguer le son d'une conversation. Un instant plus tard j'étais moins sûr que ces tonalités graves fussent des voix, car ces aboiements rauques et ces coassements mal articulés ressemblaient bien peu au langage humain. Je songeai alors avec force à ce que l'inspecteur du travail avait entendu la nuit dans cette maison délabrée et pestilentielle.

Ayant rempli mes poches à la lumière de ma torche, je mis mon chapeau et me dirigeai sur la pointe des pieds vers les fenêtres pour évaluer mes chances de descendre. En dépit des règlements de sécurité, il n'y avait pas d'échelle d'incendie de ce côté de l'hôtel, et je découvris que mes fenêtres donnaient sur un vide de trois étages jusqu'à la cour pavée. À droite et à gauche pendant d'anciens bâtiments industriels en brique étaient accolés à l'hôtel; leurs toits en pente montaient à une hauteur acceptable pour y sauter depuis mon quatrième étage. Mais pour atteindre l'un ou l'autre, il fallait être dans la chambre à deux portes de la mienne – soit au nord, soit au sud – et je me mis aussitôt à calculer les chances que j'avais d'effectuer ce transfert.

Je ne pouvais pas risquer une sortie dans le couloir où on entendrait sûrement le bruit de mes pas, et de toute façon, les difficultés pour entrer dans la chambre voulue seraient insurmontables. La seule solution était de passer par les portes de communication qui étaient plus légères et dont il faudrait forcer les serrures et les verrous en me servant de mon épaule comme d'un bélier, si d'aventure elles étaient fermés de l'intérieur. Cela me paraissait possible étant donné l'état délabré de l'hôtel et de ses installations; mais je ne pourrais y arriver sans bruit. Je devais compter uniquement sur ma rapidité, et sur la chance d'atteindre une fenêtre avant que les forces hostiles n'aient le temps de s'organiser pour ouvrir la bonne porte avec un passe. Je barricadai ma porte sur le couloir avec la commode que je poussai petit à petit pour faire le minimum de bruit.

Je me rendais bien compte que mes chances étaient très minces, et je m'étais préparé à un désastre. D'ailleurs, atteindre un autre toit voisin, ne résoudrait pas le problème, car il resterait encore à gagner le sol et à m'échapper de la ville. Le seul élément favorable était l'état d'abandon et de ruine des bâtiments contigus, et les nombreuses lucarnes obscures qui y étaient ouvertes.

Ayant constaté sur le plan du garçon épicier qu'il valait mieux sortir de la ville par le sud, j'examinai d'abord la porte au sud de la chambre. Elle s'ouvrait dans ma

direction, mais, après avoir tiré le verrou, je remarquai qu'elle comportait d'autres fermetures et qu'elle serait trop difficile à forcer. Abandonnant cette issue, je poussai doucement le lit tout contre pour gêner toute attaque venant de cette chambre. La porte nord s'ouvrait dans l'autre sens et bien que je l'aie trouvée fermée à clé et verrouillée de l'autre côté – c'était par elle que je devais passer. Si j'arrivais à atteindre les toits des bâtiments sur Paine Street et à descendre dans la rue sans encombre, je pourrais peut-être me précipiter par la cour vers les maisons voisines ou celles d'en face jusqu'à Washington ou Bates Street – à moins de sortir dans Paine Street et de tourner vers le sud dans Washington Street. De toute façon, je devais viser Washington Street et m'éloigner au plus vite des parages de Town Square. J'aurais préféré éviter Paine Street, à cause de la caserne des pompiers qui restait peut-être ouverte toute la nuit.

En pensant à tout cela, je regardais au-dessous de moi le sordide océan de toits pourrissants, à présent éclairés par les rayons d'une lune presque encore pleine. À droite la sombre déchirure de la gorge où coulait la rivière divisait le paysage ; les usines et la gare abandonnées s'y accrochaient de part et d'autre comme des bernacles. Au-delà, le chemin de fer rouillé et la route de Rowley traversaient une étendue plate et marécageuse parsemée d'îlots broussailleux plus élevés et plus secs. À gauche, la campagne parcourue de ruisseaux était plus proche, et l'étroite route d'Ipswich luisait, blanche sous la lune. De ce côté de l'hôtel je ne pouvais pas voir la route du sud en direction d'Arkham que j'avais décidé de prendre.

Je étais indécis quant à savoir, quand je devrai m'attaquer à la porte nord, et comment le faire sans être entendu, lorsque je remarquai que les vagues bruits d'en dessous avaient fait place à de nouveaux grincements de marches plus marqués. Une lueur vacillante apparut à travers mon imposte, et le plancher du couloir se mit à gémir sous une charge pesante. Des sons étouffés, d'origine vocale peut-être, se rapprochèrent, et enfin on frappa énergiquement à ma porte.

Pendant un moment je retins simplement mon souffle et attendis. Des éternités s'écoulaient, et soudain l'écœurante odeur de poisson des alentours sembla augmenter de façon alarmante. Puis on frappa de nouveau – sans arrêt et avec une insistance grandissante. Comprenant qu'il était temps d'agir, je tirai le verrou de la porte nord, rassemblant mes forces pour l'enfoncer. Les coups redoublèrent, et j'espérai qu'ils couvriraient le bruit de mes efforts. Enfin passant à l'action, je me lançais l'épaule gauche en avant à plusieurs reprises sur le mince panneau, sans me soucier des chocs ou de la douleur. La porte résista quand même plus que je ne m'y attendais, mais je ne renonçai pas. Et pendant ce temps les vociférations derrière la porte allaient de plus belle.

La porte de communication finit par céder, mais avec un tel fracas que ceux dans le couloir avaient dû l'entendre. Immédiatement les coups devinrent un martèlement violent, tandis que des bruits de clés inquiétants résonnaient aux portes des chambres voisines. Me ruant dans celle que je venais d'ouvrir, je réussis à verrouiller la porte du couloir avant qu'on ne puisse l'ouvrir ; mais au même moment j'entendis que l'on essayait d'ouvrir la porte de la troisième – celle dont j'avais espéré emprunter la fenêtre pour atteindre le toit au-dessous – avec une clé.

Pendant un instant je me sentis complètement découragé, ma capture dans une pièce dont aucune fenêtre ne m'offrait d'issue était certaine. Une vague d'horreur presque monstrueuse m'envahit et investit sous la lumière de ma lampe de poche une terrible bien qu'inexplicable étrangeté aux traces de pas qu'avait laissées dans la poussière l'intrus qui, ici même, avait essayé tout à l'heure de pénétrer chez moi. Puis, poussé par des réflexes plus forts que le désespoir, je me dirigeai vers la porte de communication, prêt à l'enfoncer et – si je trouvais la fermeture intacte comme dans la seconde chambre – à verrouiller la porte du couloir avant qu'on ne l'ouvre de l'extérieur.

Un vrai hasard providentiel me donna ma revanche – car devant moi la porte de communication n'était non seulement pas fermée à clé, mais était de fait entrouverte. En une seconde je la passai et je bloquais du genou droit et de l'épaule la porte du couloir qui visiblement commençait à s'ouvrir vers l'intérieur. Ma pression prit l'assillant au dépourvu et la porte se refermant sous mon effort, je n'eus qu'à faire glisser le verrou comme je l'avais fait dans les autres chambres. Je reprenais ma respiration lorsque j'entendis les coups sur les deux portes extérieures qui faiblissaient, tandis qu'un vacarme confus venait de la porte de communication consolidée par mon lit. De toute évidence, mes agresseurs étaient entrés en masse dans la chambre du sud et se préparaient à une attaque latérale. Mais au même instant, une clé pénétrait dans la serrure de la chambre nord suivante, et je compris qu'un danger encore plus proche était imminent.

La porte de communication nord était grande ouverte, mais il n'était plus temps de défendre celle du couloir dans laquelle la clé était en train de tourner. Tout ce que je pouvais faire était de fermer et de verrouiller la porte de communication nord toujours ouverte et celle se trouvait en face puis de pousser un lit contre l'une, une commode contre l'autre, et une table de toilette devant l'entrée du couloir. Je compris que je ne pouvais me fier qu'à ces barricades de fortune pour me protéger jusqu'à ce que je franchisse la fenêtre pour atteindre le toit qui donnait sur Paine Street. Mais même à ce moment critique mon effroi ne venait pas de la faiblesse de mes moyens de défense. Je frissonnais parce que aucun de mes poursuivants, en

dehors de quelques hideux halètements, grognements et de faibles aboiements de temps à autre, n'émettait un son vocal net ou intelligible.

Tandis que je déplaçais les meubles et me ruais vers les fenêtres, j'entendis dans le couloir le bruit terrifiant des pas précipités en direction de la chambre au nord, et dans le même temps l'arrêt des coups côté sud. Manifestement, la plupart de mes adversaires allaient se concentrer sur la faible porte de communication dont ils savaient qu'elle menait directement à moi. Dehors, la lune éclairait la faîtière du bâtiment au-dessous, et je vis que le saut serait terriblement risqué à cause de la pente abrupte sur laquelle je devais atterrir.

Dans ces conditions, je choisis la fenêtre la plus au sud pour m'échapper comptant tomber sur le versant intérieur du toit et de rejoindre la lucarne la plus proche. Une fois dans l'une des constructions de brique délabrées, je devais m'attendre à être poursuivi mais j'espérais pouvoir descendre et m'esquiver en passant d'une entrée ouverte à l'autre en contournant la cour obscure, pour rejoindre enfin Washington Street et filer hors de la ville en direction du sud.

Le vacarme à la porte de communication nord était vraiment terrifiant, et je vis que le mince panneau commençait à se fendre. Les assiégeants avaient sans doute apporté un objet pesant en guise de bélier. Néanmoins le lit tenait bon et j'avais encore une maigre chance de réussir mon évasion. En ouvrant la fenêtre, je remarquai qu'elle était flanquée d'un lourd rideau de velours suspendu à une tringle par des anneaux de cuivre, et aussi qu'il y avait à l'extérieur de grosses attaches pour les volets. Voyant là un moyen d'éviter un saut dangereux, je tirai d'un coup sec les rideaux et les fis tout tomber, la tringle et le reste ; puis j'accrochai rapidement deux des anneaux à l'attache du volet et je jetai le rideau au-dehors. Les lourds plis tombaient complètement jusqu'au toit, et je jugeai que les anneaux et l'attache pourraient probablement supporter mon poids. Ainsi, enjambant la fenêtre et descendant le long de l'échelle de corde improvisée, je laissai à jamais derrière moi l'immeuble morbide et infestée d'horreurs de Maison Gilman.

J'atterris sans dommage sur les ardoises branlantes du toit, et réussis à gagner le trou noir de la lucarne sans accroc. En levant les yeux vers la fenêtre que je venais de quitter, je vis qu'elle était toujours obscure, mais plus loin au nord, entre les cheminées effondrées, je discernai des lumières inquiétantes qui brillaient dans la salle de l'Ordre de Dagon, l'église Baptiste et l'église Congrégationaliste celle des que je me rappelais en frissonnant. Il n'y avait personne dans la cour en bas, et j'espérai avoir une chance de fuir avant le déclenchement d'une alerte générale. À la lueur de ma lampe électrique, je constatai à travers la lucarne qu'il n'y avait pas de marches pour descendre. La hauteur n'était pas grande, toutefois, si bien que je grimpai sur le

bord, me laissai tomber et me retrouvai sur un plancher poussiéreux encombré de caisses et de tonneaux vermoulus.

L'endroit était lugubre, mais je ne me souciais plus de ce genre d'impression et, après un bref coup d'œil à ma montre qui indiquait deux heures du matin, je me dirigeai vers l'escalier révélé par ma lampe. Les marches grinçaient mais paraissaient assez solides et je les descendis quatre à quatre, jusqu'au un second étage qui avait l'air d'une grange et enfin jusqu'au rez-de-chaussée. Tout était complètement complet, et seul l'écho répondit au bruit de mes pas. J'atteignis enfin le couloir inférieur, au bout duquel un rectangle faiblement éclairé indiquait l'entrée en ruine sur Paine Street. Me dirigeant dans le sens opposé, je trouvai la porte de derrière également ouverte et, dévalant cinq marches de pierre, je me retrouvai sur les pavés jointoyés d'herbes de la cour.

Les rayons de la lune n'arrivaient pas jusque-là, mais j'y voyais suffisamment mon chemin pour me passer de ma lampe. Certaines fenêtres de Maison Gilman brillaient faiblement et je crus entendre des bruits confus à l'intérieur. Avancant en silence vers le côté Washington Street, je distinguai plusieurs entrées ouvertes et je choisis la plus proche pour sortir enfin. Il faisait noir dans le corridor, et quand j'arrivai à l'autre bout je m'aperçus que la porte de la rue était hermétiquement close. Résolu à essayer un autre bâtiment, je revins sur mes pas à tâtons vers la cour, mais je m'arrêtai net tout près de l'entrée.

Car par une porte ouverte de Maison Gilman se déversait une formidable foule de silhouettes douteuses – avec des lanternes dansant dans le noir, et d'horribles voix rauques échangeaient des cris étouffés dans une langue qui n'était pas de l'anglais. Ces formes se déplaçaient de manière hésitante, et je compris à mon grand soulagement qu'elles ignoraient où j'étais allé ce qui ne les empêcha pas de me faire frissonner d'horreur. Leurs traits étaient indiscernables, mais la démarche accroupie et traînante, était abominablement répugnant. Et, pire que tout, je remarquai que l'une d'elles, était vêtue d'une robe étrange et portait à n'en pas douter une haute tiare dont le dessin ne m'était que trop familier. Tandis qu'elles se répandaient dans la cour, je sentis ma peur amplifier. Et supposons que je ne trouve aucune issue à ce bâtiment côté rue ? L'odeur de poisson était détestable, et je m'étonnais de pouvoir la supporter sans m'évanouir. Tâtonnant de nouveau vers la rue, j'ouvris une porte dans le couloir et me trouvai dans une pièce vide aux volets clos mais sans châssis de fenêtres. Cherchant dans les rayons de ma lampe, je réussis à ouvrir ces volets en un instant je sautai dehors et refermai soigneusement l'ouverture comme je l'avais trouvée.

J'étais dans Washington Street, et je ne vis ni lumière, sauf celle de la lune, ni âme. Mais au loin, j'entendais, venant de plusieurs directions, le son de voix rauques, les

bruits de pas et aussi le bruit d'une curieuse espèce de trottement très différent. Evidemment, je n'avais pas de temps à perdre. Je savais comment m'orienter et je me réjouis de voir que tous les réverbères étaient éteints, comme c'est souvent l'usage les nuits de pleine lune dans les régions rurales. Certains bruits provenaient du sud, et pourtant je persistai à vouloir fuir dans cette direction. Il y aurait sûrement quantité d'entrées désertes pour m'abriter si je rencontrais une personne ou un groupe aux allures de poursuivants.

Je marchais vite, en silence, près des maisons en ruine. Bien que sans chapeau et ébouriffé après ma descente difficile, je ne pensais pas attirer l'attention ; je pourrais passer inaperçu s'il je devais croiser quelqu'un par hasard. À la hauteur de Bates Street je m'enfonçai dans un vestibule béant tandis que deux silhouettes au pas traînant traversèrent la rue devant moi, mais je me remis bientôt en route vers le grand carrefour où Eliot Street coupe Washington Street en oblique à l'intersection avec South Street. Sans avoir jamais vu cet endroit, je l'avais jugé dangereux sur la carte du garçon épicier car la lune devait s'y donner à cœur joie. Il était impossible de l'éviter, car tout autre itinéraire impliquerait des détours, et donc des risques supplémentaires de me faire voir sans parler de la perte de temps. Il ne me restait donc qu'à traverser hardiment et sans me cacher, en imitant de mon mieux le pas traînant caractéristique des gens d'Innsmouth, et avec l'espoir de ne rencontrer personne, du moins aucun de mes poursuivants.

Dans quelle mesure la poursuite était-elle bien organisée et au fait quel en était exactement le but, je n'en avais aucune idée. Il semblait régner en ville une activité inhabituelle, mais je jugeai que la nouvelle de ma fuite du Gilman ne s'était pas encore répandue. Naturellement je devrai bientôt quitter Washington Street pour une autre rue en direction du sud car la bande de l'hôtel ne manquerait pas de se lancer à mes trousses. Je devais avoir laissé des traces dans la poussière du dernier vieux bâtiment, révélant ainsi comment j'avais gagné la rue.

Le carrefour était, comme je l'avais prévu, complètement éclairé par la lune. Au centre il y avait les restes d'un petit espace vert entouré de grilles. Heureusement, il n'y avait personne alentour, mais une sorte de bourdonnement ou de grondement étrange provenant de Town Square semblait augmenter. South Street était une avenue très large qui descendait doucement en direction quais et offrait une vue dégagée sur la mer, et j'espérais bien que personne ne regarderait de là-bas tandis que je traverserais sous la lune.

J'avançai sans encombre, et aucun nouveau bruit ne me fit soupçonner que j'étais surveillé. Regardant autour de moi, je ralentis le pas involontairement un instant pour admirer la vue de la mer magnifique, au fond de l'avenue, dans la scintillement de la lune. Au loin, derrière le brise-lame, on pouvait apercevoir le vague profil sombre du Récif du Diable, et comme je le scrutais, je ne pus m'empêcher de penser

à toutes les hideuses légendes que j'avais entendues pendant les dernières trente-quatre heures – légendes qui dépeignaient ce rocher déchiqueté comme une véritable portail donnant sur des mondes d'une horreur insondable et d'une monstruosité inconcevable.

Soudain, je vis une série d'éclairs sur le lointain récif. Précis et identifiables, ils éveillèrent dans mon esprit une terreur aveugle et irrationnelle. Mes muscles se raidirent prêt à la fuite, et seules une certaine prudence inconsciente et une fascination quasi-hypnotique me retinrent. Et pour couronner le tout, voilà que jaillissaient maintenant, de la coupole dominante de hôtel Gilman, qui s'élevait derrière moi au nord-est, une série de lueurs analogues quoique différemment espacées qui ne pouvaient être rien d'autre qu'un signal de réponse.

Contrôlant mes muscles, et me rendant compte à nouveau à quel point j'étais visible, je repris ma démarche trainante mais rapide cependant tout en gardant les yeux sur ce récif infernal et menaçant, aussi longtemps South Street m'ouvrait sa perspective sur la mer. Que signifiait cet épisode, je n'en avais pas la moindre idée. S'agissait-il d'un rite étrange lié au Récif du Diable, ou de quelque groupe débarqué d'un bateau sur ce sinistre rocher. J'obliquai vers la gauche en contournant l'ancienne pelouse, contemplant toujours l'océan qui resplendissait sous la lumière spectrale de la lune d'été, et observant cependant les éclairs énigmatiques de ce signal inexplicable et sans nom.

C'est alors que l'impression la plus horrible de toutes s'abattit sur moi – l'impression qui détruisit mon dernier reste de sang-froid et me fit détalier frénétiquement vers le sud, le long des noires entrées béantes et des fenêtres au regard de poisson, dans cette rue déserte de cauchemar. Car, en y regardant de plus près, je m'aperçus que les eaux éclairées par la lune entre le récif et le rivage étaient loin d'être désertes. Elles fourmillaient d'une horde de formes qui nageaient en direction de la ville ; même à cette distance et en un seul regard je pouvais affirmer que les têtes qui dansaient sur l'eau et les bras qui s'agitaient étaient tellement étrangers et anormaux que l'on ne pouvait ni l'exprimer ni le formuler consciemment.

Ma course folle s'arrêta nette avant la fin du pâté de maisons, car, à ma gauche, j'entendis comme la clameur d'une poursuite organisée. Il y avait des bruits de pas, des sons gutturaux et un vrombissement d'un moteur vers le sud dans Federal Street. En une seconde tous mes plans durent être complètement changés car si la route du sud était bloquée devant moi, il fallait évidemment sortir d'Innsmouth par un autre chemin. Je m'arrêtai et je pénétrai dans une entrée ouverte, pensant que j'avais déjà de la chance d'avoir quitté le carrefour éclairé par la lune avant que mes poursuivants n'aient descendu la rue parallèle.

Ma seconde réflexion fut moins rassurante. Puisqu'ils prenaient une autre rue, il était clair qu'ils ne me suivaient pas directement. Ils ne m'avaient pas vu, mais obéissaient

simplement à un plan général conçu pour empêcher ma fuite. Mais cela signifiait que toutes les routes partant d'Innsmouth étaient également surveillées, car ils ne pouvaient pas savoir laquelle je comptais emprunter. Dans ce cas, il me faudrait fuir à travers la campagne en évitant toutes les routes ; mais comment faire connaissant la nature marécageuse et largement sillonnée de cours d'eau de la région? J'eus un moment de vertige – à la fois à cause désespoir mais également d'une brusque augmentation de l'odeur de poisson omniprésente.

C'est alors que je pensai à la ligne de chemin de fer abandonnée de Rowley, dont la voie ballastée et envahie d'herbe s'étendait toujours au nord-ouest en partant de la gare en ruine, au bord de la gorge où coulait la rivière. Il y avait une petite chance pour que les gens de la ville n'y aient pas pensé car abandonnée, étouffée par les ronces elle était virtuellement impraticable, la route la plus improbable pour un fugitif. Je l'avais vue distinctement de ma fenêtre à l'hôtel, et je savais où elle était. Le début en grande partie était malheureusement visible depuis la route de Rowley, et des hauteurs de la ville mais on pouvait peut-être ramper discrètement à travers les broussailles. De toute façon, c'était ma seule chance de salut, et je n'avais rien d'autre à faire que d'essayer.

M'enfonçant dans le couloir de mon refuge désert, je consultai une fois de plus la carte du garçon épicier à l'aide de ma lampe électrique. Le problème immédiat était de rejoindre l'ancienne voie ferrée ; et je vis que le plus sûr était d'aller tout droit jusqu'à Babson Street, puis à l'ouest vers Lafayette – en contournant sans le traverser un espace à découvert comme celui que j'avais franchi – puis de repartir en zigzaguant vers le nord et l'ouest par les rues Lafayette, Bates, Adams et Bank – cette dernière longeant la rivière – pour arriver enfin à la gare abandonnée et croulante que j'avais vue de ma fenêtre. J'avais choisi de longer Babson Street, pour éviter de retraverser le carrefour de tout à l'heure et de commencer mon itinéraire vers l'ouest par une rue transversale aussi large que South.

Je me remis en route et je rejoignis le trottoir de droite pour me glisser dans Babson le plus discrètement possible. Le bruit continuait dans Federal Street, et en jetant un coup d'œil derrière moi je crus voir une lumière près du bâtiment par lequel je m'étais enfui. Impatient de quitter Washington Street, je me mis à trotter comme un chien, espérant que personne ne me verrait. Après l'angle de Babson Street, je remarquai avec inquiétude qu'une des maisons était toujours habitée, comme en témoignaient les rideaux à la fenêtre ; mais il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, et je la dépassai sans problème.

Dans Babson Street, qui croisait Federal où je pouvais être repéré par une patrouille, je rasai les immeubles affaissés et biscornus, m'arrêtant deux fois dans une entrée car la clameur derrière moi s'était amplifiée momentanément. Devant moi, l'espace

découvert brillait vaste et désert sous la lune, mais mon itinéraire ne m'obligeait pas à le traverser. Lors de ma seconde pause je remarquai de nouveaux bruits indéterminés et me risquant à jeter un coup d'œil prudent hors de ma cachette, je vis une automobile traverser le carrefour à toute vitesse, et remonter Eliot Street, qui à cet endroit coupe Babson et Lafayette.

Pendant que je surveillais, suffoqué par une nouvelle aggravation de l'odeur de poisson, après une courte accalmie, j'aperçus une troupe de formes grossières et accroupies qui allaient dans la même direction, parfois traînants parfois bondissants ; je compris que c'était la patrouille qui surveillait la route d'Ipswich, qui est un prolongement d'Eliot Street. Deux de ces silhouettes portaient des robes amples, et l'une d'elles un diadème pointu qui miroitait sous la lune. Sa démarche était si bizarre qu'elle me donna le frisson – car il me sembla que la créature sautillait.

Quand la dernière silhouette fut hors de vue, je repris ma route, tournant rapidement le coin dans Lafayette Street, puis traversant Eliot en toute hâte de peur que des traîneurs de la patrouille arpentent encore cette rue. J'entendis bien des coassements et des chocs au loin du côté de Town Square, mais passai sans encombre. Ma plus grande appréhension était la traversée de South Street, tellement large et éclairée par lune – avec sa perspective sur la mer – et je me préparai mentalement à cette épreuve. Quelqu'un pouvait fort bien regarder, et s'il restait des retardataires dans Eliot Street ils ne manqueraient pas de m'apercevoir d'un côté ou de l'autre. Au dernier moment je décidai de ralentir mon trot et de traverser comme auparavant, en prenant la démarche traînante d'un indigène d'Innsmouth moyen.

Lorsque la vue sur la mer s'ouvrit à nouveau – à ma droite cette fois –, j'étais à peu près décidé à ne pas la regarder du tout. Mais je ne pus résister, je jetai un coup d'œil de côté en imitant le pas traînant vers des ombres protectrices. Il n'y avait pas de navire en vue, comme je m'y attendais plus ou moins. Au lieu de cela, la première chose qui me sauta aux yeux fut une petite barque qui se dirigeait vers les quais abandonnés, chargé d'un objet volumineux recouvert d'une bâche. Même vus de loin, les rameurs avaient un aspect particulièrement repoussant. On distinguait encore plusieurs nageurs, tandis sur le lointain récif noir, je remarquai une faible lueur immobile, différente du signal clignotant vu précédemment, et d'une couleur singulière que je ne pouvais identifier. Devant moi, à droite, au-dessus des toits en pente, se dessinait la coupole totalement sombre de Maison Gilman. L'odeur de poisson, dissipée un moment par une brise bienfaisante, revenait maintenant avec une intensité insupportable.

Je n'avais pas traversé la rue quand j'entendis, venant du nord, une ronde qui descendait Washington Street en grondant. Comme ils atteignaient le vaste carrefour où j'avais aperçu la première fois le spectacle inquiétant de la mer sous la lune, je les vis distinctement à quelques maisons de distance – et je fus horrifié des difformités

bestiales de leurs visages et de leur allure sous-humaine accroupie comme des chiens. Un homme marchait absolument comme un primate, ses longs bras touchant fréquemment le sol, tandis qu'un autre – en robe et tiare – avait l'air d'avancer à cloche-pied. C'était bien ceux que j'avais vus dans la cour du Gilman – et ceux qui par conséquent étaient sur mes traces. Lorsque certaines silhouettes se retournèrent pour regarder dans ma direction, je fus pétrifié de terreur, parvenant quand même à garder avec naturel le pas traînant que j'avais adopté. Aujourd'hui encore, j'ignore s'ils m'ont vu ou pas. Si oui, mon stratagème a dû les tromper, car ils traversèrent le carrefour baigné de lune sans changer de direction – toujours coassant et jacassant dans un détestable jargon guttural que je ne pouvais identifier.

A nouveau dans l'ombre, je repris mon petit trot le long des maisons penchées et décrépites qui regardaient fixement la nuit de leurs yeux vides. Ayant gagné le trottoir ouest, je bifurquai dans Bates Street, où je serrais de près les immeubles du côté sud. Je dépassai deux maisons qui paraissaient habitées, l'une faiblement éclairée à l'étage supérieur, mais je ne rencontrai pas d'obstacle. En arrivant dans Adams Street, je commençai à me sentir plus en sécurité, et ce fut un choc de voir un homme sortir en titubant d'une entrée obscure juste en face de moi. Heureusement, il s'avéra beaucoup trop saoul pour être une menace et je parvins sain et sauf aux lugubres ruines des entrepôts de Bank Street.

Rien ne bougeait dans cette rue morte près de la rivière, et le grondement des chutes couvrait le bruit de mes pas. Il y avait encore du chemin jusqu'à l'ancienne gare, et les grands murs de brique des entrepôts autour de moi semblaient, je ne sais pourquoi, plus effrayants que les façades des maisons privées. Enfin, je vis la vieille gare à arcades – du moins qu'il en restait – et je me dirigeai aussitôt vers les voies, qui partaient de l'autre extrémité de la gare.

Les rails étaient rouillés mais intacts et seulement la moitié à des traverses avaient pourri. Il était très difficile de marcher ou de courir sur une surface pareille mais je fis de mon mieux et en un temps honorable. Sur une certaine distance la ligne longeait le bord de la rivière, avant d'arriver au long pont couvert où elle franchissait la gorge à une hauteur vertigineuse. L'état de ce pont serait déterminant pour la suite. Si c'était humainement possible, je l'utiliserais ; sinon, je devrais à nouveau me risquais dans les rues jusqu'au prochain pont praticable.

Le vieux pont, qui rappelait une vaste grange, brillait, spectral, dans le clair de lune, et je vis que les traverses étaient sûres à l'intérieur, du moins sur quelques pieds. En entrant, j'allumai ma lampe électrique, et je faillis être renversé par une nuée de chauves-souris qui me dépassèrent en battant des ailes. Arrivé à mi-chemin, il manquait des traverses et je craignis d'être bloqué mais en fin de compte je tentai un saut désespéré qui, heureusement, réussit.

Je fus heureux de revoir la lune en sortant de ce tunnel macabre. La vieille ligne traversait River Street directement au niveau du sol, puis tournait dans une région de plus en plus rurale et débarassée de l'abominable odeur de poisson d'Innsmouth. La densité des mauvaises herbes et des ronces me retarda et déchira cruellement mes vêtements, mais j'en étais malgré tout heureux elles m'assuraient une cachette en cas de danger. Je savais que la plus grande partie de mon parcours était visible depuis la route de Rowley.

La région marécageuse commença brusquement et la voie unique emprunta un remblai où les herbes étaient plus clairsemées. Puis il y eut une sorte d'île plus élevée, que la ligne franchissait par une tranchée peu profonde étouffée de buissons et de ronces. Je fus heureux de cet abri momentané, sachant, d'après mes observations à la fenêtre, que la route de Rowley fâcheusement proche. Au bout de la tranchée, elle coupait la voie et s'éloignait à bonne distance mais en attendant il me fallait être extrêmement prudent. Heureusement, j'étais à présent certain que la voie elle-même n'était pas surveillée.

Avant d'entrer dans la tranchée, je jetai un coup d'œil derrière moi, et n'aperçus aucun poursuivant. Les vieux clochers et les toits d'Innsmouth luisaient, éthérés et pleins de charme sous la lumière jaune et magique de la lune, et je songeai à ce qu'ils avaient dû être autrefois avant que l'ombre ne s'abatte. Puis, comme mon regard s'écartait de la ville vers l'intérieur des terres, quelque chose de moins paisible attira mon attention et me fit tenir immobile un instant.

Ce que je vis – ou imaginai voir – c'était l'inquiétante impression d'un mouvement ondulant, loin au sud, une impression qui me fit déduire qu'une immense horde se déversait hors de la cité sur la route d'Ipswich. La distance était grande et je ne pus distinguer les détails ; mais je n'aimais pas du tout l'aspect de cette colonne mouvante. Elle serpentait trop et brillait trop sous les rayons de la lune qui était maintenant à l'ouest. Je ressentis également une impression sonore, bien que le vent soufflât le mauvais sens – comme un frottement bestial et un beuglement pire que les grognements des patrouilles que j'avais entendus récemment.

Toutes sortes d'hypothèses déplaisantes me traversèrent l'esprit. Je pensais à ces cas extrêmes qu'on cachait, disait-on, dans les vieilles tanières croulantes près du port. Je songeais encore aux nageurs innombrables que j'avais entrevus. Si on dénombrait les patrouilles aperçues jusqu'ici, plus celles qui surveillaient sans doute les autres routes, mes poursuivants devaient être singulièrement nombreux pour une ville aussi dépeuplée qu'Innsmouth.

D'où pouvait venir l'effectif considérable de cette colonne lointaine ? Ces anciennes tanières inexplorées grouillaient-elles d'une vie difforme, non cataloguée, insoupçonnée ? Ou quelque navire invisible avait-il réellement débarqué une légion d'étrangers inconnus sur ce récif infernal ? Qui étaient-ils ? Pourquoi étaient-ils là ? Si

une troupe pareille gardait la route d'Ipswich, les patrouilles sur les autres routes avaient-elles aussi été renforcées ?

J'étais dans la tranchée broussailleuse et je me frayais lentement un chemin lorsque cette maudite odeur de poisson reprit de plus belle. Le vent avait-il brusquement tourné à l'est, soufflant de la mer en passant sur la ville ? Ce devait être le cas, puisque je commençais à entendre d'affreux murmures gutturaux venant de cette direction jusqu'à silencieuse. Il y avait un autre son aussi – une espèce de sautellement ou de trottement colossal – qui évoquait les images les plus détestables. Cela me fit penser contre toute logique à cette colonne odieusement ondulante, là-bas sur la route d'Ipswich.

Alors la puanteur et les bruits grandirent ensemble, au point que je m'arrêtai en tremblant, reconnaissant de la protection de la tranchée. C'était là, je me rappelais, que la route de Rowley se rapprochait à côté de la vieille voie avant de la traverser et de s'éloigner vers l'ouest. Quelque chose avançait sur cette route, et il me faudrait faire le mort jusqu'à ce que cela passe et disparaisse au loin. Dieu merci, ces créatures n'employaient pas de chiens pour la traque – peut-être aurait-elle été impossible avec l'odeur de poisson qui régnait dans la région. Blotti dans les buissons de la brèche sablonneuse, je me sentais à peu près en sécurité, tout en sachant cependant que les patrouilleurs allaient traverser la voie devant moi, à cent yards à peine. Je pourrais les voir, mais eux, à moins d'un miracle diabolique, ne pourraient pas me voir.

Brusquement, j'eus peur de les regarder passer. Je vis ce lieu tout proche éclairé par la lune où ils allaient déferler, et idée singulière me vint qu'il serait irrémédiablement pollué. Ce seraient peut-être les pires monstres d'Innsmouth – qui aurait envie de se rappeler une chose pareille ?

La puanteur dominait tout, et les bruits enflaient en un brouhaha bestial de coassements, de glapissement et d'aboiements sans le moindre rapport avec la parole humaine. Étaient-ce bien les voix de mes poursuivants? Avaient-ils des chiens après tout ? Pourtant je n'avais vu à Innsmouth aucun animal inférieur. Ces sautellement et trottement étaient monstrueux – je ne supporterais pas la vue des créatures dégénérées qui en étaient responsables. Je garderais les yeux fermés jusqu'à qu'ils disparaissent. La horde était toute proche maintenant – l'air était infecté de ses rauques grognements, le sol tremblait presque au rythme surnaturel de sa marche. J'en perdais le souffle, et je fis appel à toutes les ressources de ma volonté pour garder mes paupières baissées.

Aujourd'hui encore je ne veux pas savoir si ce qui suivit fut une hideuse réalité ou une hallucination de cauchemar. L'action du gouvernement qui suivit, après mes appels frénétiques, tendrait à confirmer que c'est bien une monstrueuse réalité; mais une hallucination n'a-t-elle pu se reproduire sous l'influence quasi hypnotique de

cette vieille ville hantée et maudite? Il est des lieux qui ont d'étranges pouvoirs, et l'héritage de légendes démentes pourrait bien avoir affecté plus d'une imagination le long de ces rues mortes et empestées, de ces enchevêtrements serrés de toits pourrissants et de clochers croulants. N'est-il pas possible que le germe d'une véritable folie contagieuse se cache dans les profondeurs de l'ombre qui plane sur Innsmouth ? Qui peut être sûr de la réalité après avoir entendu des histoires comme celle du vieux Zadok Allen ? Les hommes du gouvernement n'ont jamais retrouvé le pauvre Zadok, et n'ont aucune idée de ce qu'il a bien pu devenir. Où finit la folie, où commence la réalité ? Est-il possible que ma dernière peur ne soit elle-même qu'une illusion ?

Mais je dois essayer de raconter ce que j'ai cru voir cette nuit-là sous la lune jaune et moqueuse – ce que j'ai vu déferler en sautillant sur la route de Rowley, juste devant moi tandis que j'étais accroupi dans les ronces sauvages de cette tranchée abandonnée. Naturellement, ma résolution de garder les yeux fermés avait fait long feu. C'était voué à l'échec car qui aurait pu se tapir en fermant les yeux pendant qu'une légion de monstres aboyant et coassant venus d'on ne sait où sautait bruyamment cent yards plus loin ?

Je me croyais prêt au pire, et j'aurais dû l'être étant donné tout ce que j'avais déjà vu. Mes premiers poursuivants étaient innombrablement difformes, n'aurais-je pas dû être prêt à affronter plus de difformité, à considérer des êtres qui ne comportaient plus une once de normalité ? Je n'ouvris les yeux que lorsque la clameur rauque arriva manifestement juste en face de moi. Je savais alors qu'une partie importante de la troupe était bien visible là où les côtés de la tranchée s'aplatissaient pour laisser la route traverser la voie – et je ne pus m'empêcher plus longtemps de découvrir ce qu'avait à m'offrir cette lune jaune et provocante.

Ce fut la fin, pour ce qui me reste à vivre sur cette terre, de tout vestige de paix de l'esprit, de toute confiance en l'intégrité de la Nature et de la conscience humaine. Rien de ce que j'avais pu imaginer – rien, même si j'avais cru mot pour mot au récit dément du vieux Zadok – n'était en aucune façon comparable à la réalité démoniaque, blasphématoire, que je vis - ou que je crus voir. J'ai tenté de suggérer ce qu'elle était pour différer l'horreur de la coucher brutalement sur papier. Se peut-il que cette planète ait engendré de semblables créatures ; que des yeux humains aient vu objectivement incarné ce qui n'a été évoqué jusqu'ici que dans des délires de fièvre et des légendes insaisissables ?

Pourtant je les ai vus en un flot ininterrompu – clopinant, sautillant, coassant, chevrotant – déferlant inhumains sous le clair de lune spectral, malfaisante sarabande d'un cauchemar fantastique. Certains étaient coiffés de hautes tiaras faites de cette espèce d'or blanchâtre sans nom... d'autres vêtus d'étranges robes... et l'un d'entre eux, celui qui ouvrait la marche, portait une veste noire macabre et

bossue, un pantalon rayé et un feutre perché sur la chose informe qui lui servait de tête.

Je crois que leur couleur dominante était une espèce de vert-de-gris, bien qu'ils avaient le ventre blanc. Ils semblaient en général luisants et glissants, mais la crête de leur dos était écailleuse. Leurs formes étaient vaguement l'anthropoïde, avec une tête de poisson aux yeux prodigieusement globuleux qui ne se fermaient jamais. De chaque côté du cou palpitaient des ouïes, et leurs longues pattes étaient palmées. Ils avançaient par bonds irréguliers, tantôt sur deux pattes, tantôt sur quatre. Je fus plutôt soulagé qu'ils n'aient pas plus de quatre membres. Leurs voix, qui coassaient et aboyaient servaient évidemment un langage articulé, avec toutes les sombres nuances de l'expression dont leur face immobile était privée.

Malgré toute leur monstruosité ils ne m'étaient pas inconnus. Je ne savais que trop ce qu'ils étaient – car le souvenir de la funeste tiare de Newburyport était encore très frais – c'étaient là les poissons-grenouilles impies du motif indescriptible – horribles et vivants – et les voyant je compris aussi ce que m'avait rappelé si effroyablement le prêtre bossu avec sa tiare dans la sombre crypte de l'église. Leur nombre dépassait ce qu'on pouvait imaginer. Sans limite, me semblait-il, il y en avait des nuées et encore mon coup d'œil rapide n'avait-il pu m'en montrer qu'une toute petite partie. Un instant plus tard tout s'effaçait dans un miséricordieux évanouissement ; le premier de ma vie.

Ce fut une douce pluie qui me réveilla de ma stupeur, en plein jour, dans les broussailles de la tranchée, et quand j'eus rejoint la route en chancelant, je ne vis pas la moindre trace dans la boue fraîche. L'odeur de poisson aussi avait disparu. Les toits en ruine d'Innsmouth et ses clochers effondrés se dessinaient en gris vers le sud-est, mais je n'aperçus pas un seul être vivant dans l'étendue désolée des marécages salés. Ma montre, qui marchait encore, m'apprit qu'il était plus de midi.

Je doutais de la réalité de ce que j'avais vécu, mais je sentais quand même au fond de tout cela comme une présence hideuse. Je devais quitter cette ville maléfique et je commençai à tester mes moyens de locomotion personnels, usés et engourdis. Malgré la faiblesse, la faim, l'horreur et la confusion je me trouvai au bout d'un certain temps capable de marcher et je m'acheminai donc lentement sur la route boueuse de Rowley. Avant le soir j'étais au village; je pus enfin dîner et me procurer des vêtements convenables. Je pris le train de nuit pour Arkham, et le lendemain je m'entretins longuement avec les autorités, ce que je fis de nouveau plus tard à Boston. Le public connaît bien à présent le résultat de ces dépositions – et je souhaite, pour la sauvegarde d'humanité, qu'il n'y ait plus rien à ajouter. Peut-être est-ce la folie qui me gagne, à moins qu'une horreur plus grande encore – ou une grande merveille – ne m'attende.

Comme on peut l'imaginer, je renonçai à presque tout ce que j'avais prévu pour le reste de mon voyage – visites touristiques, architecturales et étude du passé dont je me réjouissais tant. Je n'osai pas même aller voir l'étrange bijou conservé disait-on au musée de l'université du Miskatonic. Je mis cependant mon séjour à Arkham à profit pour prendre quelques notes généalogiques, chose que je désirais faire depuis longtemps; documents griffonnés en hâte et peu élaborés, il est vrai, mais qui pourraient m'être utiles plus tard quand j'aurais le temps de les compiler et de les classer. Le conservateur de la Société historique locale – Mr B. Lapham Peabody – m'aida très aimablement, et manifesta un intérêt sincère en apprenant que j'étais le petit-fils d'Eliza Orne d'Arkham, née en 1867, qui avait épousé James Williamson originaire de l'Ohio à l'âge de dix-sept ans.

J'appris que l'un de mes oncles maternels était venu ici il y a bien des années, pour effectuer une recherche analogue à la mienne, et que la famille de ma grand-mère faisait l'objet d'une certaine curiosité dans le pays. Il y avait eu, disait Mr Peabody, de grandes discussions autour du mariage de son père, mon arrière-grand-père donc, Benjamin Orne, juste après la guerre civile, car la filiation de sa jeune épouse était assez mystérieuse. On l'avait crue orpheline d'un Marsh du New Hampshire – un cousin des Marsh du comté d'Essex – mais, elle avait été élevée en France et ignorait

presque tout de sa famille. Un tuteur avait déposé des fonds dans une banque de Boston pour son entretien et celui de sa gouvernante française; mais ce dernier, dont le nom n'était pas familier aux gens d'Arkham, avait fini par disparaître, si bien que la gouvernante assumait son rôle par décision du tribunal. La Française – morte à présent depuis longtemps – était très taciturne, et d'aucuns racontaient qu'elle en savait plus qu'elle ne voulait bien en dire.

Mais la chose la plus curieuse est que personne ne put situer les prétendus parents de la jeune femme – Enoch et Lydia Marsh – parmi les familles connues du New Hampshire. Peut-être, suggérait-on, était-elle la fille naturelle d'un Marsh haut placé – en tout cas elle avait les yeux des Marsh. On se posa surtout des questions après sa mort prématurée, qui survint à la naissance de ma grand-mère, son unique enfant. Comme j'avais des à priori fâcheux sur le nom de Marsh, je n'admis pas aisément qu'il figurât dans mon propre arbre généalogique et il me déplut d'entendre Mr Peabody suggérer que j'avais, moi aussi, les yeux des Marsh. Je lui fus néanmoins reconnaissant pour ces documents qui, je le savais, me seraient précieux et je pris aux archives de nombreuses notes ainsi des listes de livres de référence concernant la famille Orne.

De Boston, je rentrai directement chez moi à Toledo, et passai un mois à Maumee pour me remettre de mes épreuves. En septembre j'entrai à l'université d'Oberlin pour ma dernière année de faculté, et jusqu'en juin je me consacrai à mes études et à d'autres occupations salutaires – ne songeant plus à mes frayeurs passées que lors des visites de certains fonctionnaires, ayant trait à l'enquête qu'avait provoquée mes appels et mon témoignage. Vers la mi-juillet – un an exactement après l'aventure d'Innsmouth – j'allais passer une semaine à Cleveland dans la famille de ma défunte mère ; j'y confrontai mes nouveaux renseignements généalogiques avec les diverses notes, traditions et souvenirs familiaux qui s'y trouvaient, afin, je l'espérais, de reconstituer mon arbre généalogique.

Cette tâche ne me plut guère, car l'ambiance chez les Williamson m'avait toujours déprimé. On y sentait une tension morbide, et dans mon enfance ma mère ne m'avait jamais encouragé à voir ses parents, bien qu'elle fût toujours heureuse de recevoir son père quand il venait à Toledo. Ma grand-mère d'Arkham m'avait toujours paru étrange et presque terrifiante, et je ne crois pas avoir été triste lorsqu'elle disparut. J'avais huit ans alors, et l'on racontait qu'elle était morte de chagrin après le suicide de mon oncle Douglas, son fils aîné qui s'était tiré un coup de revolver à son retour d'un voyage en Nouvelle-Angleterre – celui-là même, dont la Société historique d'Arkham avait gardé souvenir.

Cet oncle ressemblait à sa mère, et je ne l'avais jamais aimé non plus. Je ne sais quoi dans leur expression figée, aux paupières immobiles, me causait un vague malaise, inexplicable. Ma mère et mon oncle Walter ne leur ressemblaient pas. Ils

tenaient de leur père, bien que le pauvre petit cousin Lawrence – le fils de Walter – fût le portrait craché de sa grand-mère, en tout cas avant que son état ne justifie un internement à l'asile de Canton. Je ne l'avais pas vu depuis quatre ans, mais mon oncle laissait entendre que sa santé, aussi bien mentale que physique, était désolante. C'est ce qui avait probablement causé la mort de sa mère deux ans auparavant.

Mon grand-père et Walter, son fils veuf à présent, vivaient seuls dans la maison de Cleveland, mais les souvenirs d'autrefois y étaient pesants. Cet endroit me déplaisait toujours, et je m'efforçai de mener mes recherches le plus rapidement possible. Mon grand-père me fournit une quantité importante de documents, dossiers et récits, relatifs aux Williamson; pour les Orne je dépendais de mon oncle Walter, qui mit à ma disposition le contenu de tous ses dossiers comprenant des notes, lettres, coupures de presse, souvenirs de famille, photographies et miniatures.

Ce fut en parcourant les lettres et les portraits du côté des Orne que je me mis à éprouver une sorte de terreur concernant ma propre ascendance. Je l'ai dit, ma grand-mère et mon oncle Douglas m'avaient toujours inquiété. Maintenant, des années après leur disparition, je regardais leurs portraits avec un sentiment nettement aggravé de répulsion et de distance. Au début je ne compris pas pourquoi, mais peu à peu une sorte d'horrible association s'imposa à mon subconscient, malgré mon refus constant de seulement admettre le moindre soupçon. De toute évidence, l'expression caractéristique de ces visages me suggérait maintenant une chose que je ne voyais pas avant – une chose qui déclencherait une panique incontrôlable si j'y pensais trop.

Le pire se produisit quand mon oncle me montra les bijoux des Orne, déposés dans le coffre d'une banque de la ville. Certains étaient raffinés et émouvants, mais il y avait un coffret de vieilles pièces étranges venant de ma mystérieuse arrière-grand-mère, et que mon oncle hésitait à me montrer. Les motifs, disait-il, en étaient grotesques, presque répugnants, et, à sa connaissance, ils n'avaient jamais été portés en public, quoique ma grand-mère prenait plaisir à les contempler. De vagues légendes prétendaient qu'ils portent malheur, et la gouvernante française de mon arrière-grand-mère avait dit qu'il ne fallait pas les mettre en Nouvelle-Angleterre, alors qu'en Europe c'était tout à fait permis.

Lentement, avec réticence, mon oncle commença à débiller les objets me suppliant de ne pas me laisser impressionner par la bizarrerie et la laideur fréquente des motifs. Les artistes et les archéologues qui les avaient vus en jugeaient le travail magnifique, exotique et raffiné, mais aucun ne semblait capable d'identifier leur métal, ni de les rattacher à une école artistique précise. Il y avait deux bracelets, une tiare et une sorte de pectoral ; ce dernier portait en haut relief des figures d'une extravagance presque intolérable.

Pendant ces explications, j'avais réussi à maîtriser mes émotions, mais mon visage dut trahir ma terreur grandissante. Mon oncle parut soucieux, et s'interrompit pour m'observer. Je lui fis signe de poursuivre, ce qu'il fit avec davantage encore de réticence. Il attendait visiblement une réaction quand la tiare apparut la première, mais je doute qu'il ait vraiment imaginé ce qui arriva. Je ne l'avais pas prévu non plus, car je me croyais tout à fait préparé à ce que seraient ces bijoux. Ce qui arriva, c'est que je m'évanouis sans un mot, comme je l'avais fait dans la tranchée du chemin de fer étouffée par les ronces, un an auparavant.

Depuis ce jour ma vie n'a été qu'un cauchemar de sombres ruminations et de craintes, pourtant j'ignore quelle est la part de la folie et celle de l'horrible vérité. Mon arrière-grand-mère était une Marsh d'origine inconnue dont le mari vivait à Arkham – et le vieux Zadok n'avait-il pas dit que la fille d'Obed Marsh née d'une mère monstrueuse avait été mariée par ruse à un homme d'Arkham ? Et qu'est-ce que ce vieil ivrogne avait donc marmonné sur la ressemblance de mes yeux et de ceux du capitaine Obed ? À Arkham aussi, le conservateur m'avait dit que j'avais les yeux des Marsh. Obed Marsh était-il mon arrière-arrière-grand-père ? Qui donc, alors – ou quoi donc – pouvait bien être mon arrière-arrière-grand-mère ? Mais peut-être tout cela n'était-il que démente. Ces parures d'or blanchâtre pouvaient avoir été achetées à un marin d'Innsmouth par le père de mon arrière-grand-mère, quel qu'il fût. Ce regard fixe dans le visage de ma grand-mère et de l'oncle suicidé pouvait n'être que pure imagination de ma part – imagination amplifiée par l'ombre d'Innsmouth qui avait si sombrement impressionné mon esprit. Mais pourquoi mon oncle s'était-il tué après ses recherches généalogiques en Nouvelle-Angleterre ?

Pendant plus de deux ans j'ai lutté contre ces pensées, avec un certain succès. Mon père me procura une situation dans une compagnie d'assurances, et je m'enterrai dans la routine le plus profondément possible. Mais, au cours l'hiver 1930-1931, les rêves commencèrent. Ils furent d'abord très espacés et insidieux, puis, au fil des semaines, de plus en plus nombreux et bouleversants. De grandes espaces liquides s'ouvraient devant moi, et j'errais à travers de gigantesques portiques engloutis et des labyrinthes de murs cyclopéens envahis d'herbes, en compagnie de poissons grotesques. Ensuite les autres formes apparurent, qui me remplissaient d'une horreur sans nom lorsque je m'éveillais. Mais pendant mes rêves elles ne m'effrayaient pas du tout – j'étais des leurs portant leurs ornements inhumains, parcourant leurs chemins aquatiques et récitant de monstrueuses prières dans leurs temples maléfiques au fond de la mer.

J'ai fait bien d'autres rêves que je n'ai pu retenir, mais ce que je me rappelais chaque matin aurait suffi à me faire passer pour un fou, ou un génie, si j'avais osé tout écrire. Je sentais qu'une effroyable influence cherchait à m'arracher progressivement au monde raisonnable de la vie normale pour me plonger dans des abîmes innommables de ténèbres et d'inconnu ; tous ces phénomènes m'affectaient

fortement. Ma santé et ma physionomie se dégradèrent sans répit, jusqu'au jour où je dus enfin renoncer à ma situation pour adopter la vie statique et recluse d'un invalide. Une bizarre affection nerveuse s'était emparée de moi, par moments j'étais presque incapable de fermer les yeux.

C'est alors que je commençai à m'examiner devant la glace avec une inquiétude croissante. Les lents ravages de la maladie ne sont pas agréables à observer, mais, dans mon cas, il y avait quelque chose de plus subtil et de plus déconcertant. Mon père parut s'en apercevoir, lui aussi, car il se mit à me regarder avec curiosité, presque avec effroi. Que m'arrivait-il ? Serait-il possible que j'en vienne à ressembler à ma grand-mère et à mon oncle Douglas ?

Une nuit je fis un rêve terrifiant au cours duquel je rencontrai ma grand-mère au fond de la mer. Elle habitait un palais phosphorescent aux multiples terrasses, aux jardins étranges de coraux lépreux et de grotesques efflorescences bractéales, et elle m'accueillit avec une chaleur qui était peut-être sardonique. Elle avait changé – comme changent ceux qui vont à l'eau – et me dit qu'elle n'était jamais morte. Au lieu de cela, elle était allée dans un lieu dont son défunt fils avait eu connaissance, et elle avait plongé dans un royaume dont les merveilles l'auraient attendu lui aussi, mais auquel il avait renoncé d'un coup de pistolet. Ce serait également mon royaume – je ne pouvais y échapper. Je ne mourrais jamais, et je vivrais avec ceux qui existaient déjà bien avant que l'homme ne foule cette planète.

Je rencontrai aussi ce qui avait été sa grand-mère. Pendant quatre-vingt mille ans Pth'thya-l'yi avait vécu dans Y'ha-nthlei, où elle était revenue à la mort d'Obed Marsh. Y'ha-nthlei ne fut pas détruite quand les hommes d'en haut utilisèrent leurs armes de mort dans la mer. Elle fut endommagée, mais pas détruite. Ceux des Profondeurs ne pouvaient être anéantis, même si la magie paléogène des Anciens oubliés a pu parfois les tenir en échec. Pour le moment, ils se reposaient ; mais un jour, s'ils s'en souvenaient, ils monteraient à nouveau pour s'emparer du tribut que le Grand Cthulhu désirait plus que tout. La prochaine fois, ce serait une cité plus importante qu'Innsmouth. Ils avaient projeté de s'étendre et avaient apporté là-haut ce dont ils avaient besoin, mais maintenant il leur fallait attendre une fois de plus. Je devrais faire pénitence pour avoir provoqué la mort de ceux de la surface, mais la peine ne serait pas lourde. Tel fut le rêve dans lequel je vis un shoggoth pour la première fois, et ce spectacle me réveilla dans un hurlement d'épouvante. Ce matin-là, le miroir m'apprit clairement que j'avais acquis le « look Innsmouth ».

Jusqu'ici je ne me suis pas suicidé comme mon oncle Douglas. J'ai bien acheté un pistolet automatique et j'ai failli sauter le pas, mais certains rêves m'en ont dissuadé. Le pires degrés de l'horreur s'atténuent, et je me sens étrangement attiré par les profondeurs inconnues de la mer, au lieu de les craindre. J'entends et je fais des choses bizarres dans mon sommeil puis je m'éveille dans une sorte d'exaltation et non

plus de terreur. Je ne crois pas avoir besoin d'attendre la métamorphose complète comme la plupart l'ont décidé. Si je le faisais, mon père finirait probablement par me faire enfermer dans une maison de santé comme mon pauvre petit cousin. Des splendeurs inouïes et stupéfiantes m'attendent dans ces profondeurs, et j'irai bientôt à leur recherche. Iä-R'lyeh ! Cthulhu fhtagn ! Iä ! Iä ! Non, je ne me tuerai pas – on ne peut pas m'obliger à me tuer !

Je vais tout préparer pour que mon cousin s'évade de la maison de fous de Canton, et ensemble nous irons dans l'ombre merveilleuse d'Innsmouth. Nous nagerons vers ce récif qui médite sous la mer, nous plongerons dans les sombres abîmes jusqu'à la cité cyclopéenne aux mille colonnes Y'ha-nthlei, et dans le repaire de Ceux des Profondeurs, et nous vivrons à jamais dans l'émerveillement et la gloire.